

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

### SCENES CHAMPÊTRES.

#### 2ème Scène.—LE FOULAGE DE L'ÉTOFFE.

L'aquilon a soufflé, le gazon sans couleur  
A reçu les débris de la dernière fleur.  
L'arbre balance au vent des branches dépouillées,  
Les feuilles sur le sol, au loin, gisent souillées ;  
Et dans les champs bientôt, sous un ciel sans chaleur,  
De la neige s'étend l'uniforme blancheur.  
Il se prépare alors une nouvelle fête.

L'épouse à son foyer depuis longtemps apprête  
Une étoffe soyeuse et qui fera, sans peur,  
Des plus grands froids d'hiver affronter la rigueur.  
Quand des zéphirs encor soufflait la douce haleine,  
Elle avait enlevé la belle et blanche laine  
Des brebis qui paissaient dans le pré verdoyant.  
Et, quelque temps après, sur son rouet bruyant  
Cette laine en longs fils avait été tendue.  
Dans cette œuvre sa main dès longtemps entendue  
Avait su mettre, ensuite, en de blancs écheveaux  
Tous ces fils enroulés aux rapides fuseaux.  
Et puis était venu le temps de l'ourdissage :  
Pres.ement elle avait disposé tout l'ouvrage,  
Pour le placer enfin sur le pesant métier.  
Depuis longtemps déjà le bruit sourd, régulier,  
De l'échasse mobile, au sein de sa demeure,  
Du matin jusqu'au soir retentit à toute heure.  
L'étoffe enfin s'achève, il faudra la fouler ;  
C'est la fête, lecteur, dont je veux vous parler.

Le fouloir est entré, la lourde masse est prête,  
Et dans le poêle cuit un réveillon de fête.  
Vêtus comme on l'était chez nos simples aïeux,  
On voit venir bientôt tous les foulons joyeux.  
Les voilà réunis : Qui pourrait nous redire  
Leurs bons mots si nombreux, leurs francs éclats de rire  
Dont sans cesse la nuit prolonge les échos.  
Chaque instant les amène à quelques plans nouveaux

On songe cependant à se mettre à l'ouvrage :  
C'est le grand Louison, homme du vois nage,  
Qui passe jusqu'ici pour le meilleur foulon.  
Il s'attaque à Martin, un jeune et beau garçon  
Dont il connaît déjà le courage et la force.  
Nous foulerons ensemble, a-t-il dit : cette amorce  
Agit trop puissamment sur le cœur généreux  
Du jeune et fier Martin ; il semble tout honteux,  
Mais accepte pourtant le défi redoutable.  
Le cœur lui bat bien fort, mais il demeure stable.  
Il saisit sa baguette, et, d'un robuste bras,  
Repousse au loin l'étoffe avec un grand fracas.  
La baguette a frappé celle de l'adversaire,  
Et l'eau va jaillir en humide poussière.  
L'étoffe se blanchit ainsi qu'un vin mousseux,  
On la voit s'amasser en replis tortueux,  
Que de son poids la masse au même instant écrase.  
Sous ces coups la maison frémit jusqu'à sa base.  
Les cœurs sont partagés entre les deux foulons  
Dont les coups sont réglés aux refrains de chansons.

#### CHANT DES FOULONS.

Foulons, amis de la chaleur,  
Foulons l'étoffe avec ardeur.

L'hiver sur toute la nature  
Étend son manteau de frimats,  
Contre sa piquante froidure  
Qui ne se protégerait pas ?

Foulons, amis de la chaleur,  
Foulons l'étoffe avec ardeur.

L'abeille en sa ruche garnie  
A terminé son doux trésor :  
Voici l'hiver qui nous convie,  
A nous vêtir songeons encor.

Foulons, amis de la chaleur,  
Foulons l'étoffe avec ardeur.

Le lièvre qui sort de son gîte  
A changé son pelage gris ;  
De même il nous faudra bien vite  
Déposer nos légers habits.

Foulons, amis de la chaleur,  
Foulon l'étoffe avec ardeur.

L'étoffe, cependant, dans tous les sens pressée,  
Au milieu du fouloir tout d'abord amassée,  
Malgré tous les efforts des robustes rivaux,  
N'a pu se déplacer, tant les coups sont égaux.  
Des deux hardis foulons (nonobstant leur courage)  
La sueur vient à flots inonder le visage.  
On vante de Martin et la force et le cœur ;  
Et puis deux jouvenceaux, pour montrer leur vigueur,  
S'en viennent à leur tour disputer la victoire.  
Sur leur front rougissant, leur amour de la gloire,  
Leur amour de l'honneur, paraît à tous les yeux.  
La chanson de nouveau retentit, et tous deux  
Commencent à frapper d'un bras infatigable.  
Tantôt dans le milieu le drap demeure stable,  
Tantôt, semblant plus fort, l'un des deux, plein d'espoir,  
Croit pouvoir le pousser jusqu'au bout du fouloir.  
Mais le vaincu bientôt, retrouvant son courage,  
Refoule son vainqueur qui lui cède avec rage.  
Quand ils se sont ainsi débattus bien longtemps,  
Le maître arrête enfin les deux forts combattants ;  
On les proclame égaux. Deux autres les remplacent,  
Quelquefois, eux non plus ne peuvent, quoiqu'ils fassent,  
Décider la victoire à donner ses lauriers.  
Mais d'autrefois aussi, de ces nouveaux guerriers,  
L'un dans son compagnon trouve un dur adversaire  
Qui l'écrase toujours, malgré qu'il puisse faire ;  
Il recule sans cesse, et rougit de dépit.

Mais l'heure, cependant, rapidement s'enfuit,  
Car à demi déjà la nuit s'est écoulée ;  
L'étoffe paraissant suffisamment foulée,  
On sert le réveillon, et chacun en repos,  
Sur les mets succulents, sur les rôtis tout chauds,  
Vient apaiser sa faim, oublier sa fatigue.  
Plus de rivalités, de combats ni de ligue.  
Plus de joyeux vainqueurs ni de tristes vaincus,  
Mais les charmants refrains des temps qui ne sont plus,  
Mais de cœurs satisfaits la gaieté franche et vive,  
Et les expansions d'une amitié naïve ;  
Mais les égards charmants d'affectueux amis,  
Puis enfin le rappel de souvenirs chéris.

De cette belle nuit le cours déjà s'achève,  
On chante encore avant que l'aurore se leve :

Ah ! qu'il est dur, — que vous en semble ? —  
Pour des amis heureux ensemble  
De ne pouvoir pas éviter  
Le déplaisir de se quitter !

Serait-il bonheur comparable  
A celui que ce soir à table,  
Amis, nous venons de goûter,  
S'il ne fallait pas se quitter ?

Du moins gardons, gardons sans cesse  
Notre union, notre tendre se,  
Si nous ne pouvons éviter,  
Mes bons amis, de nous quitter.

Après avoir chanté ce refrain émouvant,  
Ils se retirent tous pleins d'attendrissement.  
Et dans chaque maison la jeunesse ass-mlée  
Parlera bien longtemps de la grande veillée.  
Et les petits enfants, plongeant dans l'avenir,  
Pour fouler à leur tour, demandent à vieillir.

M.

## LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

Quand elle entra toute frémissante et se soutenant à peine, le vicomte se leva et lui dit avec ironie :

— Malgré vos dénégations, mademoiselle, vous avez beaucoup de peine à vous dessaisir de ce diamant ; vos lenteurs à me le restituer en seraient la preuve au besoin.

— Ce n'est pas cela, monsieur, répondit la malheureuse jeune fille qui voyait les objets environnants danser autour d'elle ; s'il faut l'avouer... puisque aussi bien il est impossible de vous le cacher... le diamant est... je ne puis me souvenir...

Elle s'arrêta suffoquée par les larmes, le front baigné d'une sueur froide. Martigny l'observait d'un air de curiosité soupçonneuse.

— Expliquez-vous, mademoiselle, reprit-il ; où est le dépôt que je vous ai confié ?

— Je... je l'ai perdu, murmura Clara en se laissant tomber sur un siège et en se cachant le visage.

— Vous... l'avez... perdu ?

Clara, par un dernier effort de courage, lui exposa en peu de mots comment elle avait oublié le diamant sur la véranda ; comment, il avait subitement dis-

paru et comment enfin, malgré les plus minutieuses recherches, il était impossible de le retrouver.

Le vicomte de Martigny avait écouté en silence cette terrible nouvelle. Lorsque Clara cessa de parler, il ne se hâta pas de prendre la parole ; ce fut seulement après une assez longue pause, qu'il dit avec une gravité alarmante :

— Eh bien ! mademoiselle, que comptez-vous faire pour réparer cette perte... singulière ?

— Hélas ! le sais-je ? répondit la jeune fille en donnant un libre cours à ses sanglots ; oh ! monsieur, monsieur, ayez pitié de moi !

— Que j'aie pitié de vous ! répéta Martigny ; et quelle sorte de pitié pourrais-je avoir, je vous prie, pour un... acte de cette nature ? Mon diamant, ma seule fortune, le prix de six années de voyages, de labeurs, de dangers ! Et vous vous imaginez, mademoiselle, qu'il suffira de me dire tranquillement : « Je l'ai perdu, » puis que moi, trop galant pour insister davantage, je remonterai sur mon cheval, et je continuerai mon chemin sans plus songer à la bagatelle égarée ! Ce serait en vérité le beau idéal du

chevaleresque, mais mademoiselle Brissot n'a pu espérer que les choses se passeraient ainsi.

—Mon Dieu! dit Clara en joyant les mains, qu'exigez-vous de moi, et que faut-il que je fasse?

—J'exige que l'on me rende mon diamant ou la valeur qu'il représente, répliqua Martigny avec dureté.

—Sans aucun doute, mon père et ma mère consentiront à vous rembourser la valeur de ce dépôt, quand même ils devraient pour cela engager tout ce qu'ils possèdent. Mais laissez-moi du moins un peu de temps, afin de les préparer à ce désastre. Quoique mon père ait pour moi une vive affection, je redoute beaucoup sa colère. D'autre part, ma mère est délicate et nerveuse; une émotion subite pourrait lui porter un coup funeste. Accordez-moi donc un délai, pendant lequel je leur apprendrai l'événement avec tous les ménagements convenables. Je vous demande seulement quelques jours.

—Je comprends, mais je suis impatient de me rendre aux mines; chaque heure qui s'écoule diminue les chances favorables que je pourrais avoir d'y faire ma fortune.

—M. Denison, sur mon instante prière, ne refusera pas de vous accorder l'hospitalité jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'objet perdu ou que j'aie avoué mes torts à mes parents.

—Vous semblez bien sûre de M. Denison; par malheur, cet Anglais puritain et moi, nous ne pouvons plus nous entendre. Ce matin encore il s'est permis de m'adresser certaines remontrances sur la manière dont ce diamant était venu en ma possession, et comme je n'aime pas les remontrances, nous nous sommes séparés assez mal ensemble.

Clara était anéantie.

—Mais enfin, monsieur, balbutia-t-elle, qu'attendez-vous de moi?

—J'ai déjà répondu à cette question... J'attends que l'on me rende mon diamant ou que l'on me rembourse sa valeur.

—Mais l'un et l'autre sont impossible en ce moment.

—Alors, je m'adresserai au juge, et il saura bien m'accorder justice.

—Le juge, M. Richard Denison! Oubliez-vous qu'il est l'ami de ma famille et... le mien?

—Je le sais, mais, ou je me trompe fort, ou il se montrera équitable même contre votre famille et contre vous. Il voudra trancher du Brutus, du Caton, et il vous condamnera indubitablement. Hier au soir, il a vu de ses yeux, et plusieurs autres personnes honorables ont vu comme lui, que je vous confiais un objet du plus grand prix. Ce matin, je viens réclamer cet objet, et vous m'annoncez que vous l'avez perdu: quelle excuse alléguerez-vous? Direz-vous que vous me l'avez remis quand nous étions seuls et quand personne ne pouvait vous voir?

—Monsieur! interrompit Clara en se redressant, vous n'avez aucun droit de m'insulter!

—Ce n'est pas un doute que j'émetts, mademoiselle; et cependant si le juge méconnaissait la portée du fait dont je me plains, je serais peut-être en mesure d'éclairer sa conscience à cet égard. Je lui rappellerais par exemple que beaucoup de femmes, réputés fort honnêtes du reste, sont avides de colifichets précieux, de parures, de bijoux, et que cer-

taines tentations pourraient être au-dessus de leurs forces. Je lui dirais que ce goût, commun chez les femmes de tous pays, est particulièrement développé chez quelques Parisiennes. Je lui exposerais comment il me semble impossible qu'un diamant de grand prix ait disparu dans les conditions dont il s'agit. Si donc mademoiselle Clara elle-même est incapable d'abuser de la confiance d'un compatriote, il faut qu'il y ait auprès d'elle une autre personne moins délicate sur les moyens de s'approprier un pareil trésor. Dans le cas où le magistrat refuserait de me croire, j'invoquerais des souvenirs qui me sont revenus la nuit dernière. Je me trouvais encore à Paris lors d'un procès fameux où le scandale se mêlait au drame; et ma mémoire, maintenant que j'y réfléchis, m'en reproduit assez fidèlement les détails. Le juge connaîtrait ainsi le caractère et le passé de certaines personnes desquelles le hasard l'a rapproché, et il n'aurait peut-être pas de peine à s'imaginer sur qui devraient tomber ses soupçons.

Clara n'avait saisi d'abord qu'imparfaitement la portée des insinuations de Martigny; mais, à mesure qu'elle écoutait, la lumière se faisait dans son esprit, et elle finit par comprendre qu'on soupçonnait sa mère d'avoir fait disparaître le diamant. Si quelque chose eût pu ajouter à son désespoir, c'eût été l'accusation portée contre une personne qui lui était si chère.

—Monsieur le vicomte, répondit-elle avec énergie, une semblable imputation sans preuves est une lâcheté indigne d'un homme d'honneur!

Martigny sourit avec indulgence.

—Vous deviez parler ainsi, mademoiselle, reprit-il, et votre colère ne saurait m'offenser. Mais ce n'est plus à vous que je veux communiquer mes soupçons, c'est à M. Denison, le juge de Dorling, et je vais le trouver à l'instant même.

Il fit un mouvement comme pour sortir, Clara terrifiée le retint par ses vêtements.

—Pas encore, je vous en conjure! dit-elle tout en pleurs, ce sera un scandale horrible! S'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais peut-être à subir la peine de mon imprudence; mais mon bon père, ma pauvre mère! J'ignore, monsieur, les circonstances auxquelles vous faites allusion; j'étais enfant quand j'ai quitté la France! Mais je sens, je devine que vous voulez exploiter à votre profit un secret qui troublera le repos de mes bien-aimés parents. Épargnez-les, je vous en conjure! Ne vous suffit-il pas de les ruiner en réclamant le prix énorme de votre diamant? Soyez généreux, monsieur le vicomte, ne nous accablez pas. Ayez pitié de moi!

Clara, dans une attitude suppliante, était irrésistible et, en dépit de lui-même, Martigny la contemplait avec admiration. Comme il semblait hésiter, mademoiselle Brissot se redressa tout à coup et s'élança en avant, les bras tendus, en s'écriant d'un ton d'effroi:

—Malheureuse! que faites-vous?

Le vicomte à son tour se retourna brusquement; il était temps: la négresse Sémiramis s'était approchée de lui en silence, tandis qu'il causait avec sa jeune maîtresse, et elle se disposait à lui fendre la tête avec une hache qu'elle avait prise parmi les marchandises du magasin.

—Vous chagriner bonne missi Clara! dit-elle en

anglais en fixant sur Martigny ses gros yeux blancs, vous méchant... moi tuer vous !

Et elle l'eût fait comme elle le disait si Clara ne l'eût désarmée par de bonnes paroles.

Cet incident tragi-burlesque acheva de dérider Martigny.

— Sur ma foi, mademoiselle, dit-il gaiement, vous avez là un garde du corps d'une humeur belliqueuse, et certes Sémiramis la Grande n'a jamais eu plus d'énergie virile que votre Sémiramis du Congo. Al-lons ! son intervention n'aura pas été sans résultat ; je crains fort d'attirer sur moi la vengeance de cette héroïne et je crois avoir trouvé un moyen de tout concilier,

— Serait-il possible ! Parlez, monsieur ; quel est ce moyen ?

— Veuillez vous asseoir à votre bureau et écrire sous ma dictée.

Sans répondre autrement, Clara se dirigea vers et comptoir où elle notait les recettes et les dépenses du magasin, s'assit à sa place accoutumée ; puis, prenant une feuille de papier et une plume, elle se mit en devoir d'obéir.

Martigny s'accouda sur le bureau et, après quelques secondes de réflexion, dicta la reconnaissance suivante :

— Je déclare n'avoir pas rendu à M. le vicomte de Martigny le diamant qu'il m'a confié et qui est estimé de cinquante à soixante mille francs, argent de France. Dans le cas où je ne lui aurais pas restitué ce diamant ou la valeur qu'il représente dans l'espace de trois mois, à partir du jour de la date de cet écrit, je m'engage sur l'honneur, devant Dieu et devant les hommes, à lui accorder ma main...

Arrivée à ces derniers mots, Clara rejeta la plume.

— Je n'écrirai jamais cela ! dit-elle avec vivacité.

— Et pourquoi donc, mademoiselle ?

— Parceque... Eh bien ! puisqu'il faut le dire, parce que je ne vous aime pas.

— Mais je vous aime, moi, charmante Clara ! et il me sera bien permis d'abuser un peu de la situation pour assurer mon bonheur.

Cette passion subite ne saurait être bien profonde. Nous nous sommes vu hier soir pour la première fois et nous avons à peine échangé quelques paroles... D'ailleurs, monsieur, vous avez dû deviner que j'avais pour M. Richard Denison une préférence.

— Avec votre permission, mademoiselle, répliqua le vicomte d'un ton péremptoire, cette préférence me semble impossible. Vous, une vive et sémillante Française, aimer cet Anglais flegmatique, ce petit magistrat gourmé, tout bourré de sentences de morale et d'aphorismes judiciaires ! Je croirais plutôt à l'alliance de l'eau et du feu. Non, vous ne pouvez avoir de préférence pour cet espèce d'*amoureux transi* que le hasard a mis sur votre chemin. D'autre part, il surgirait sans doute entre vous et lui plus d'obstacles que vous ne pensez, le jour où il apprendrait certains détails concernant votre famille.

— Monsieur, interrompit Clara avec fermeté, celui dont vous parlez est un homme probe, de haute intelligence et j'ai confiance dans son affection. Aussi suis-je déterminée à repousser vos offres.

— Comme il vous plaira, mademoiselle ; je vais donc tout conter moi-même à M. Denison, et s'il

est aussi probe que vous le dites, justice me sera certainement rendue.

Ces menaces rejetèrent la pauvre Clara dans ses mortelles angoisses. Elle connaissait les principes sévères du jeune juge de paix ; l'étourderie qu'elle avait commise produirait certainement sur lui l'impression la plus défavorable. D'un autre côté, les accusations de Martigny contre ses parents devaient indubitablement amener une rupture complète entre eux et Denison, elle le sentait ; dans ces deux cas, Denison était perdu pour elle.

Clara pesa rapidement ces diverses considérations ; il lui semblait qu'elle devait à tout prix, même au prix de son bonheur, éviter les extrémités dont la menaçait le vicomte.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes impitoyable ; mais plaise à Dieu que nous n'ayons pas à regretter l'un et l'autre l'engagement que vous m'imposez !

Elle écrivit la phrase exigée.

— Clara, dit le vicomte avec plus d'émotion qu'il n'en avait montré jusque-là, cette condition devrait-elle vous affliger si cruellement ? Autrefois, à Paris plus d'une femme du grand monde a bien voulu laisser tomber sur moi un regard de complaisance, et dans ce pays grossier, au milieu des gens qu'attire la soif de l'or, vous eussiez pu trouver un créancier moins indulgent. Tenez, poursuivit-il, je veux vous donner la preuve que je ne suis pas dépourvu de générosité.

Et il se mit à dicter de nouveau :

— Si le présent écrit ne m'était pas présenté dans l'espace de trois mois par M. de Martigny en personne, je serais dégagee par ce seul fait de toute espèce d'obligation envers lui.

Mademoiselle Brisson écrivit encore cette clause.

Maintenant signez et datez, reprit le vicomte.

Clara obéit passivement.

— Vous ne me remerciez pas ? poursuivit Martigny. Ne comprenez-vous donc pas l'importance de cette dernière disposition ? Dans ces trois mois, on retrouvera sans doute le diamant, si réellement il a été perdu, et dans ce cas, vous n'aurez qu'une simple restitution à opérer. Si on ne le retrouvait pas, il vous resterait encore diverses chances favorables : ou bien je serais dans l'impossibilité, par maladie ou par toute autre cause, de faire ma réclamation dans le délai prescrit et alors je serais déchu de mes droits, ou bien j'aurais péri et vous deviendriez purement et simplement mon héritière. Ah ! Clara, ne souhaiteriez-vous pas quelquefois que ma mort vous délivre de mes réclamations importunes ?

— Je ne saurais souhaiter la mort de personne, monsieur le vicomte, et peut être vous dois-je, en effet, des remerciements pour votre condescendance. Mais j'ai l'espoir qu'avant peu le diamant vous sera restitué et alors cet écrit n'aura plus aucune valeur. En attendant le voici, ajouta-t-elle ; y manque-t-il quelque chose ?

Le vicomte prit le papier et l'examina rapidement.

— C'est à merveille, dit-il, un pareil engagement n'aurait, je le sais, aucune valeur en France ; mais nous sommes ici dans une colonie anglaise et sous la loi anglaise qui reconnaît la validité de ces promesses de mariage. Maintenant, ajouta-t-il de son ton léger, je vais m'efforcer de ne pas être tué dans

une rixe de mineurs ou emporté par une fluxion de poitrine en levant le sable aurifère, afin de pouvoir présenter ce billet le jour de l'échéance.

Clara allait répondre quand madame Brissot entra, parée avec plus de soin que d'habitude à cette heure peu avancée et tenant une lettre à la main. Elle remarqua le trouble de sa fille et vit Martigny cacher un papier dans son portefeuille.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

La négresse Sémiramis s'approcha d'elle précipitamment :

—Maîtresse, dit-elle dans son jargon en désignant Martigny, lui méchant massa... Lui faire pleurer missi Clara, et faire écrire elle, et puis s'emparer du papier.

A cette révélation formelle, Clara demeura interdite et baissa les yeux ; mais le vicomte ne perdit pas sa présence d'esprit :

—Véritablement, madame, répliqua-t-il avec enjouement, il est bon d'être en garde contre votre négresse. Elle a failli m'assommer d'un coup de hache, parce que je contais à mademoiselle Clara, en attendant votre venue, une histoire attendrissante ; et maintenant elle s'avise de prendre de l'ombrage, parce que mademoiselle Clara a bien voulu de son côté me charger d'un billet pour son père.

—Mais Clara a très-bien fait, au contraire, répliqua madame Brissot, et certainement ce billet causera une vive satisfaction à mon pauvre mari qui a tant de mal là-bas avec ces ingouvernables mineurs. Excusez Sémiramis, monsieur le vicomte ; l'intelligence ne l'étouffe pas quoiqu'elle soit bonne créature mais, vous le savez, la race noire est fort audessus de la nôtre, et l'on ne peut exiger d'elle beaucoup de délicatesse dans la pensée et dans la parole.

En même temps elle renvoya Sémiramis qui regagna sa place en bougonnant.

—N'est ce que cela ? poursuivit madame Brissot ; j'avais cru, en voyant l'air bouleversé de Clara... Ah ça, ma fille, tu as rendu le diamant à M. le vicomte, n'est-ce pas ?

La pauvre enfant n'eut pas la force de formuler une affirmation contraire à la vérité ; Martigny vint encore à son secours.

—Je n'ai plus rien à réclamer, répliqua-t-il ; aussi, madame, permettez moi de vous faire mes adieux. On emploie fort agréablement le temps dans votre maison hospitalière ; néanmoins, je ne dois pas oublier que j'ai quarante milles à parcourir aujourd'hui pour arriver aux placers et que les chemins ne sont pas des meilleurs. Votre lettre est-elle prête ?

—La voici, monsieur le vicomte ; je vous y recommande tout particulièrement à M. Brissot ; de votre côté, ne manquez pas de lui rendre tous les services qui pourront dépendre de vous, car on a grand besoin d'amis là-bas ! Allons, adieu, monsieur le vicomte ; bonne chance aux mines, et puissiez-vous y recueillir votre charge de *nuggets* !... Nous vous reverrons sans doute plus tard ?

Dans trois mois, jour pour jour, répliqua Martigny en regardant Clara.

Il prit poliment congé des dames, monta sur son cheval et partit au galop, tandis que Clara, épuisée

par tant d'émotions, retombait mourante sur un siège.

## V.

## L'EXPLICATION.

Clara souffrit le martyre pendant cette cruelle matinée, et sa douleur était d'autant plus poignante, qu'il fallait la cacher à sa mère. Heureusement un grand nombre de personnes se présentèrent au store pour faire des acquisitions ; et madame Brissot, toujours occupée, ne put remarquer le trouble de son enfant chérie. Plusieurs fois Clara s'échappa furtivement : c'était pour aller opérer de nouvelles recherches soit dans sa chambre, soit sur la véranda, soit dans le jardin ; Mais ces perquisitions, comme les précédentes, demeurèrent vaines ; la disparition de la pierre précieuse était incompréhensible et tenait du miracle.

Néanmoins Clara, après avoir cherché longtemps l'explication de cet étrange événement, finit par se rassurer un peu. Elle avait trois mois devant elle, et ce délai lui semblait être une éternité. D'autre part, elle songeait involontairement aux éventualités nombreuses énumérées par Martigny lui-même. Il régnait une extrême mortalité parmi les chercheurs d'or ; les querelles, l'abus des liqueurs fortes, les privations, l'insalubrité du climat, exerçaient sur eux de grands ravages. et le vicomte pouvait en effet succomber à la peine avant le terme fixé. Mais Clara ne voulait pas permettre à son esprit de s'arrêter à ces coupables espérances ; elle aimait mieux s'en remettre à la Providence qui lui ferait peut-être retrouver le diamant aussi miraculeusement qu'il avait été perdu. D'ailleurs, elle avait cru s'apercevoir que Martigny, malgré le cynisme de ses principes, malgré sa dureté peut-être affectée, conservait encore quelques sentiments délicats, et elle comptait, le moment venu, ne pas les invoquer en vain.

Elle recouvra donc graduellement une sérénité qui pouvait tromper même l'œil clairvoyant de sa mère. Comme elle était assise à sa place accoutumée, derrière une pile de marchandises, quelqu'un entra dans le store d'un pas lent et majestueux. Le son d'une voix connue la fit trassaillir et elle se leva brusquement à la vue de Richard Denison.

Le jeune magistrat était déjà en costume du soir, habit noir et cravate blanche, quoiqu'on fût à peine au milieu du jour, et sa belle figure reflétait, en dépit de lui-même, une certaine émotion. Après avoir salué madame Brissot, il s'approcha de la jeune fille, et lui prenant la main, il lui dit selon son habitude :

—Bonjour, miss Clara.

—Bonjour, monsieur Denison.

Malgré la froideur apparente de cet abord, les jeunes gens avaient pu s'assurer, dans ce rapide contact, qu'ils étaient également agités ; la main de Clara était brûlante de fièvre ; celle de Richard éprouvait un léger tremblement.

Bientôt le juge de paix dit à madame Brissot d'un ton embarrassé :

—Vous plairait-il, madame, de m'accorder un moment d'entretien particulier... là, dans votre petit parloir ?

—A vos ordres, monsieur Denison ; Clara, mon

enfant, veille un peu ce que Sémiramis, pendant mon absence, ne fasse pas trop de sottises. Monsieur le juge, veuillez me suivre.

Et tous les deux passèrent dans la pièce voisine.

L'entretien se prolongea ; mais, sauf quelques sons vagues, on ne pouvait rien entendre de ce qui se disait dans l'arrière-boutique. Clara, inquiète et rêveuse, songeait au sujet probable de cette conversation entre Richard et sa mère, quand un bruit, qui s'élevait à l'autre extrémité du magasin, attira son attention. Sémiramis gourmandait un personnage qui venait d'entrer et dont la voix rauque et dure annonçait un indigène australien.

—Quoi vous demander ? disait-elle dans son mauvais anglais, moi pas comprendre du tout. Allons vous pas digne de parler à femme comme moi. Vous retourner à votre camp bien vite, bien vite, ou moi faire fouetter vous, méchant nègre !

Comme on le voit, Sémiramis avait son aristocratie ; néanmoins, l'indigène ne tint pas compte de ce congé en règle et articula non sans quelques efforts :

—Miss... Clara.

Mademoiselle Brissot se leva précipitamment et courut vers l'entrée du store.

—Eh ! dit-elle, c'est le sauvage que j'appelle Tête-de-Crin. A quoi pensez-vous, Sémiramis, de tourmenter ce pauvre homme ? Oubliez-vous qu'il est mon protégé depuis le jour qu'il nous fit traverser dans son canot d'écorce la rivière qui venait de déborder subitement ? Allons ! donnez-lui un verre d'eau-de-vie pendant que je vais m'enquérir de ce qu'il désire.

—Moi pas faite servir un nègre, murmura Sémiramis en allant chercher toutefois une bouteille d'eau-de-vie et un verre, de l'air d'une princesse humiliée.

Tête-de-Crin, comme l'appelait Clara, était, en effet, un de ces noirs indigènes qui vivent encore à l'état sauvage dans les colonies australiennes, et dont la race, refoulée peu à peu par la civilisation, abruti par la misère et l'usage des liqueurs fortes, ne peut tarder à s'éteindre. Il avait une cinquantaine d'années : son épaisse crinière, ainsi que sa barbe inculte et sordide, était déjà toute blanche. Il avait les bras et les jambes grêles des individus de sa race, particularité d'autant plus facile à constater, que ces bras et ses jambes étaient nus. Tout son costume consistait en un manteau de peau d'opossum, encore était-il probable qu'il l'avait mis pour venir à la ville, car ses pareils, d'habitude, n'abusent pas des vêtements. De grossiers tatouages sillonnaient son corps ; il avait un air farouche et tenait à la main plusieurs sagaies. A la vue de Clara, il se mit à faire des bonds convulsifs, sorte de danse chargée sans doute d'exprimer son allégresse en présence de la charmante Européenne.

Les naturels australiens quittaient ainsi parfois leur tribu pour venir dans les villes mendier quelque objet de peu d'importance. En général, ils étaient bien accueillis par les colons qui, pleins de pitié pour cette race dégradée, s'empressaient de les satisfaire, après quoi les sauvages retournaient dans leurs solitudes. Tête-de-Crin, bien qu'il fût chef d'une tribu de quinze à vingt personnes, était un des quémandeurs qui se montraient le plus sou-

vent dans les rues de Dorling-station. Ayant eu l'occasion de rendre à Clara et à son père un léger service, dont il avait été, du reste, amplement récompensé, il venait de temps en temps au store solliciter une petite offrande. Habituellement c'était de la nourriture, un verre d'eau-de-vie, ou des objets de mince valeur, tel qu'un clou pour armer sa sagaie ou simplement un bout de corde pour retenir son manteau, et sans doute un motif de ce genre l'avait terminé cette fois encore à quitter pour quelques heures les bois où vivait sa tribu.

Clara ne s'effraya nullement de cette visite. Elle s'approcha du sauvage en souriant, et dans un langage où le geste avait plus de part que la parole, elle lui demanda ce qu'il souhaitait ; Tête-de-Crin répondit par des sons inarticulés et inintelligibles.

Alors Clara lui montra successivement divers objets contenus dans le magasin : des vêtements, des ustensiles de chasse et de pêche, des vases de terre ou de bois. A tout cela l'indigène secouait la tête ; il finit par prononcer distinctement plusieurs fois le mot : *hisso*.

Clara ne comprenait pas davantage ; mais Sémiramis qui, malgré son mépris pour les noirs australiens, était un peu mieux au courant de leurs habitudes et de leurs idiome, dit à sa jeune maîtresse :

—Missi Clara, *hisso*, dans la langue de ces vilains sauvages, vouloir dire : serpent noir. Méchant bête, serpent noir ! Homme mordu, mourir une minute après.

Nous voilà bien avancés, répondit Clara. Ce n'est pourtant pas un serpent noir que nous demande Tête-de-Crin. Il en trouverait assez dans le *bush* sans en venir chercher ici, et comme dirait mon père : « Nous ne tenons pas à cet article. »

Cependant une idée se présenta tout à coup à son esprit ; elle se souvint que, de tous les objets convoités par les sauvages de l'Australie, le plus précieux à leurs yeux étaient une baguette de fer ; non pas qu'il se servent de ces baguettes pour leur défense ; à défaut de fusils, leurs casse-tête, leurs sagaies et surtout leurs *boomarengs*, arme singulière qui revient dans la main de celui qui l'a lancée après avoir frappé le but, suffisent amplement à leurs besoins. Mais, quand l'un d'eux est parvenu à se procurer une de ces baguettes, il croit n'avoir plus rien à craindre du serpent noir, ce terrible reptile qui infeste le pays, et certains indigènes donneraient tout ce qu'ils possèdent, ce qui, à la vérité, n'est pas grand'chose, pour une baguette de ce genre.

Dès que Clara eut soupçonné le désir de son protégé, elle se dirigea vers une partie du store où se trouvaient de vieilles armes et elle y déterra un fusil de munition tout rouillé qui pouvait provenir de quelque garde national français. En ayant arraché la baguette, non sans effort, elle la remit à Tête-de-Crin. A peine celui-ci fut-il en possession de la tige de fer, qu'il la fit tourner au dessus de sa tête, en manifestant la joie la plus vive. Il riait, il dansait, il poussait des cris frénétiques, sans cesser d'agiter dans tous les sens la bienheureuse baguette.

Bientôt, voulant donner aux spectatrices une idée de l'usage auquel il devait l'employer, il représenta dans une pantomime expressive ses luttes contre le serpent noir. D'abord il imita le sifflement du rep-

tile qui se dresse furieux dans les hautes herbes ; puis il parut se mettre lui-même sur la défensive ; le corps penché en avant, l'œil fixe et attentif, il demeura immobile, sa baguette décrit une courbe dans l'air ; le serpent tombe avec un de ses anneaux rompu, et l'Australien imite d'une manière grotesque ses coniorssons sur le sol. Enfin la tête du reptile est occupée et le vainqueur célèbre par de nouveaux chants et de nouvelles danses son triomphe imaginaire.

Clara avait très-bien saisi le sens de cette pantomime. Voyant Tête-de-Crin tout essoufflé et tout en sueur, elle fit signe à Sémiramis de lui présenter le verre d'eau-de-vie. Le sable du désert n'absorberait pas plus vite cette goutte d'alcool que ne la but le sauvage. Il eût volontiers accepté une seconde rasade, et Clara, de son côté, ne la lui eût pas refusée, mais Sémiramis s'interposa.

—Non, non, missi Clara, répondit-elle en cachant le verre de la bouteille ; pas griser lui : si lui gris, devenir furieux, et quoi faire alors, nous pauvres femmes ?

Tête-de-Crin, du reste, ne se formalisa pas de ce procédé, d'autant moins que Sémiramis alla lui chercher à la cuisine des reliefs de viande froide et de pain qu'il dévora sur-le-champ avec une voracité surprenante. Clara commençait à trouver cette visite un peu trop prolongée, quand le sauvage lui-même sembla se souvenir qu'il était temps de rejoindre ses pareils dans les bois. Mais avant de s'éloigner, il s'approcha de Clara et lui adressa un long discours où quelques mots d'anglais étaient noyés dans un déluge de sons barbares. Grâce à ses gestes expressifs, on finit pourtant par deviner qu'il remerciait Clara de sa générosité et qu'il l'invitait à venir visiter sa tribu. Pour la déterminer à ne pas refuser son invitation, il lui décrivait les superbes chasses à l'opossum et aux kangourous qu'il comptait faire en son honneur, les pêches à l'anguille dont il devait lui donner le spectacle ; il énumérait les pâtés de fourmis dont il se proposait de la régaler. Il allait jusqu'à promettre de chercher querelle à une tribu de voisinage et de donner à sa jeune hôtesse le spectacle d'une bataille où il couperait la tête au chef ennemi pour offrir cette tête à Clara.

Mademoiselle Brissot était médiocrement flattée de cette invitation ; en revanche, Sémiramis riait aux éclats.

—Certainement, disait-elle avec raillerie à Tête-de-Crin, un de ces jours missi Anna mettre sa plus belle crinoline et son beau chapeau à fleurs pour aller rendre visite à toi dans ton camp ; et moi accompagner elle pour porter son ombrelle et son éventail ; et m'habiller avec ma robe rouge et mon foulard jaune, pour faire connaissance avec ta *lubra* et tes petits.

Le sauvage ne prenait pas en mauvaise part ces promesses ironiques auxquelles il n'entendait absolument rien ; mais Clara dit à la négresse :

—Allons ! Sémiramis, n'humiliez pas ce malheureux... Il voudrait nous honorer à sa manière, et ce n'est pas sa faute si sa manière diffère tant de nos usages. Qui sait si, quelque jour, il n'aura pas occasion de me prouver sa reconnaissance par des moyens moins bizarres ?

Elle remit encore à Tête-de-Crin deux ou trois mouchoirs de couleur pour sa femme et ses enfants ; puis l'Australien, chargé de cadeaux, sortit en gambadant.

Clara avait trouvé dans cette visite une distraction salutaire à ses chagrins ; cependant elle était surprise que les cris forcenés du sauvage n'eussent pas attiré l'attention de sa mère et de Richard Denison. La conversation continuait dans le parloir de l'arrière boutique et le sujet paraissait en être fort intéressant pour les interlocuteurs. Clara acquit bientôt la certitude qu'il n'avait pas moins d'intérêt pour elle, car on l'appela, et laissant le magasin à la garde de Sémiramis, elle s'empressa de se rendre à cet appel.

Madame Brissot avait les yeux rouges de larmes, quoique un rourire s'épanouit sur ses lèvres ; quant à Richard, jamais il n'avait semblé plus calme et plus satisfait. Clara vit tout cela d'un coup d'œil ; cependant ce fut presque en tremblant qu'elle s'assit en face de sa mère.

Celle-ci, avant d'aborder le sujet qui l'occupait sans doute, demanda gaiement.

—D'où venaient ces criaileries que j'entendais tout à l'heure, Clara ? n'aurais-tu pas reçu la visite de quelqu'un de ces naturels qui prennent tout sans payer ?

Clara exposa en peu de mots comment Tête-de-Crin s'était présenté au store et comment elle l'avait congédié avec divers présents.

—Tu as bien fait, ma fille, répliqua madame Brissot ; nous ne nous enrichirions guère à un pareil commerce, mais ces pauvres gens sont tant à plaindre !

—Il est de bonne politique, dit Richard, de traiter ces noirs avec douceur, de les habituer, autant qu'on le peut, à la civilisation... Mais, ajouta-t-il d'un ton différent, miss Clara ne s'inquiète pas des considérations de la politique ; elle se contente de suivre les impulsions de son excellent cœur.

—Oui, oui, elle est bonne, dit madame Brissot ; et vous aurez là...

Elle s'arrêta et sourit, puis, prenant un air sérieux qui contrastait avec l'enjouement habituel de sa physionomie, elle poursuivit :

—Je viens d'avoir, ma chère enfant, une explication franche et complète avec M. Denison. Je ne lui ai rien caché ; il connaît maintenant *nos malheurs*, et il a bien voulu m'exprimer sa sympathie pour des chagrins si peu mérités. Il désire donc donner une suite immédiate à certains projets fort honorables pour nous... et que tu soupçonnes peut-être.

Clara regarda timidement sa mère ; était-il donc possible que madame Brissot eût dit *tout* à ce magistrat si sévère sur la mortalité, si jaloux sur l'estime publique ? Rien de plus vrai pourtant ; mais dans la narration, il est un art qui consiste à insister sur certains détails et à glisser légèrement sur d'autres, à préparer certains événements, à leur attribuer un sens et une portée un peu différents de leur sens et de leur portée naturels. Les femmes surtout excellent dans cet art ; aussi madame Brissot, sans altérer essentiellement la vérité, avait-elle eu l'adresse de se présenter comme une victime chaste et pure de la destinée ; son mari, en commettant

un meurtre, avait cédé à un sentiment de susceptibilité extrême sur le point d'honneur, à une aveugle affection pour une compagne qui avait toujours été digne de lui. Ce récit, fait avec un accent émouvant par une femme encore belle qui pleurait, avait vivement impressionné Richard Denison. Quoique sa profession même eût dû le mettre en garde contre ces précautions de langage, il était jeune, accessible à la pitié, et il avait oublié l'acte principal pour ne songer qu'aux circonstances qui le rendaient excusable.

Clara, quelques jours auparavant, eût été bien heureuse d'apprendre ce résultat; mais en ce moment, plus la réalisation de ses espérances lui semblait prochaine, plus son cœur se serrait, plus ses angoisses devenaient poignantes. Richard lui dit en lui prenant la main :

—Oui, chère miss Clara, votre bonne mère a bien voulu me confier les douloureux événements qui ont déterminé votre famille à quitter la France. Je n'ignore pas qu'il existe dans votre pays natal certains préjugés contre ceux qui ont subi une peine légale; mais nous autres Anglais, et surtout Anglais des colonies, nous ne partageons pas ces préjugés. Votre père, bien qu'il ait agi peut être avec trop de précipitation dans une circonstance ancienne déjà, n'a jamais cessé d'être un parfait gentleman. Quant à votre mère, qui a tant souffert et subi de rudes épreuves, je serais fier d'être son fils.

—Et moi, monsieur Denison, répliqua madame Brissot avec attendrissement, je serais pour vous une mère affectueuse et dévouée... Vous êtes le premier ami que nous ayons trouvé dans notre isolement, et Brissot éprouvera, j'en ré ponds, une joie extrême en apprenant... Mais, s'interrompit-elle, pour que vous deveniez notre fils en réalité, vous devez avant tout obtenir le consentement de Clara... Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère? Veux-tu que M. Denison soit uni à nous par des liens plus étroits que par le passé? Il est inutile de dire que cela dépend de toi seule.

Madame Brissot, en parlant ainsi, avait un air dégagé et joyeux, car elle ne doutait pas, nous le savons, de la réponse favorable de sa fille. Aussi quel fut son étonnement quand Clara, se cachant le visage dans ses mains, se mit à sangloter sans répondre autrement!

Elle resta d'abord interdite à la vue de cette douleur que rien ne justifiait.

—Bon Dieu! ma fille, qu'as-tu donc? demanda-t-elle enfin.

—Miss Clara, reprit à son tour Denison, qui était devenu tout pâle, comment dois-je interpréter ces larmes? N'avais-je pas quelques raisons d'espérer...

—Richard, et vous, ma bonne mère, ne m'interrogez pas, balbutia la pauvre enfant, mais ce mariage ne saurait maintenant s'accomplir.

Denison et madame Brissot se taisaient, cherchant à se rendre compte d'une détermination si subite et si peu attendue.

—Ceci est inconcevable! s'écria madame Brissot: efféris donc, ma fille... que s'est-il passé depuis hier au soir? Si j'ai bonne mémoire, tu montrais lors des dispositions bien différentes!

Je vous le répète, chère maman, ne m'interrogez pas, hier encore, il est vrai, je voyais avec plaisir

les assiduités de M. Denison, et je ne repoussais pas des espérances... Mais depuis il s'est produit un événement... oh! épargnez-moi, car je souffre... je souffre bien!

Et Clara se renversa en arrière, à demie évanouie. Pendant que madame Brissot lui donnait des soins et lui adressait des paroles encourageantes, Richard disait en se frappant le front :

—Ce changement est sans doute l'œuvre de l'aventurier qui s'est arrêté ici hier au soir. J'avais bien sujet de craindre cet homme léger, habitué à se jouer des plus nobles sentiments, à traiter avec frivolité les choses les plus sérieuses, n'aimant et n'estimant que la richesse! Ce matin, lorsqu'il a voulu étaler de nouveau devant moi ses audacieuses et désolantes théories, je les ai régutées avec l'indignation qu'elles méritaient. Il a voulu se venger de moi, sans doute, et m'atteindre dans ce que j'avais de plus cher au monde; mais par quel art infernal a-t-il réussi? quel mensonge, quel odieux moyen a-t-il employé pour changer le cœur de miss Clara?

Richard, d'ordinaire si grave et si posé, s'exprimait avec une chaleur, une véhémence, une sensibilité qui prouvaient que chez lui la froideur était seulement une qualité apparente et, pour ainsi dire, de profession.

—Vous avez deviné juste, monsieur Denison, reprit madame Brissot; c'est sans doute ce compatriote, auquel nous avons tous fait un accueil si amical, qui a troublé l'esprit de la chère petite. Tout à l'heure, en effet, Sémiramis l'accusait d'avoir fort tourmenté Clara et de l'avoir fait pleurer... Pour Dieu! ma fille, que s'est-il passé entre toi et le vicomte de Martigny? Parle avec franchise... tu ne dois rien cacher à ta mère... Oui, oui ce maudit vicomte est l'auteur de tout le mal! un coureur d'aventures, un chercheur d'or, un chevalier d'industrie peut-être! Que je suis désolée d'avoir donné une lettre de recommandation à un pareil... je gagerais qu'il n'est pas même vicomte!

Madame Brissot allait vite, comme on voit, dans sa désaffection. Clara répondit avec vivacité :

—Ne jugez pas trop sévèrement ce jeune homme, chère maman; j'espère encore qu'il ne mérite pas la mauvaise opinion que vous avez de lui.

—Elle le défend! Entendez-vous? elle le défend! s'écria Richard avec amertume; ah! je commence à entrevoir la vérité; ce Français est jeune, de bonne mine; il s'exprime avec cette gaieté qu'on prise si fort dans votre pays; il a un titre, un beau nom (il le dit du moins); sans être riche encore, il possède un diamant d'un prix considérable pour lequel miss Clara s'est tant engouée qu'elle a voulu le garder la nuit dernière, afin de l'admirer à loisir... Les brillantes qualités de Martigny n'ont pas eu de peine à faire oublier un pauvre petit magistrat anglais, bien simple dans sa rude et honnête franchise... Oui, la comparaison a sans doute été écrasante pour moi, et miss Clara, avec une ingratitude dont on devait la croire incapable...

Les larmes lui venaient aux yeux; il se leva et se mit à se promener dans la salle à grands pas.

—Vous êtes injuste à mon égard, monsieur Denison, dit Clara; le ciel m'est témoin que vous êtes injuste! Non, je ne vous ai pas trompé en vous montrant une préférence que vous méritiez si bien;

et si j'étais libre encore de suivre les sentiments de mon cœur...

—Libre ! s'écria Richard ; quoi donc ! n'êtes-vous pas libre ?

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua la pauvre enfant en s'apercevant qu'elle s'était fourvoyée ; mais des motifs sérieux, sur lesquels il ne m'est malheureusement pas permis de m'expliquer.

—Que signifie tout cela, mademoiselle ? demanda madame Brissot, chez qui l'impatience commençait à remplacer l'étonnement et la pitié ; dites-nous ces motifs qui n'existaient pas hier au soir, et qui sont devenus si impérieux ce matin ; dites-les, Clara, je vous l'ordonne.

—Je vous en conjure, ma mère, ne me pressez pas davantage. Je ne peux pas, je ne dois pas vous apprendre à quel sentiment j'obéis en ne répondant pas à vos questions... Et vous, monsieur Richard, n'insistez plus pour connaître les causes de mon silence.

—Soit, miss Clara, répondit le jeune magistrat avec effort ; je ne veux pas plus longtemps vous mettre à la torture, et j'aime à croire que les motifs dont il s'agit ont toute l'importance que vous leur attribuez... Je joindrai donc mes prières aux vôtres pour que madame votre mère respecte désormais le secret de votre conscience... Seulement, miss Clara, je vous supplie de me dire si cette détermination est irrévocable, ou bien si plus tard, certaines circonstances ayant changé, je serai encore en droit d'espérer...

—Peut-être, répliqua Clara d'un air pensif.

—Que dites-vous ? s'écria Richard dont la belle et noble figure s'épanouit de nouveau, il serait possible que vous revinsiez un jour sur cette décision qui me navre ?

—Je n'ose l'affirmer, mais peut-être ne subirai-je pas longtemps l'inexorable nécessité à laquelle j'obéis.

—Ah ! voilà une parole qui me rend le courage... Eh bien ! miss Clara, quel terme croyez-vous pouvoir assigner à mes incertitudes, à mes angoisses ?

—Que sais-je ? peut-être demain, peut-être ce soir, serai-je redevenue maîtresse de moi-même. Dans tous les cas, d'ici à trois mois, mon sort, quel qu'il soit, sera sûrement décidé... Jusque-là, je vous en conjure encore une fois l'un et l'autre, ne m'imposez pas, en me questionnant, un douloureux supplice...

—Du moins, miss Clara, me sera-t-il permis de vous voir comme par le passé ? M'interdirez-vous désormais des visites auxquelles j'attache tant de prix ?

—Revenez, monsieur Richard, si tel est votre désir ; et cependant, eu égard à l'incertitude des événements, il serait peut-être plus sage, dans notre intérêt à tous deux... Mais je suis à bout de forces... ayez pitié de moi !

Et la malheureuse fille, épuisé par ces émotions successives, perdit connaissance entre les bras de sa mère.

Le lendemain, tout avait repris dans la maison son aspect accoutumé ; seulement Clara était très-pâle et ses fraîches couleurs ne reparurent plus. Les jours, les semaines s'écoulèrent sans apporter aucun soulagement à ses peines. On eût dit qu'elle était toujours dans l'attente d'un grand événement ;

quand elle travaillait à côté de sa mère, le plus léger bruit la faisait tressaillir ; si un chaland e'trait à l'improviste dans le magasin, elle se levait émue et frémissante. Souvent on la rencontrait dans la maison ou dans le jardin, les yeux baissés vers la terre, cherchant on ne savait quoi. Madame Brissot, après avoir tenté encore inutilement de lui arracher des aveux, observait avec inquiétude toutes ces bizarreries, et Richard Denison, qui venait chaque soir, s'en affligeait d'autant plus qu'il ne pouvait les comprendre.

## VI.

### LES MINES.

Nous laisserons la pauvre Clara se consumer tristement à Dorling, et nous accompagnerons le vicomte de Martigny aux placers d'or de B\*\*\*.

On sait déjà qu'il y avait plus de quarante milles de Dorling aux mines ; mais un pareil trajet n'était qu'un jeu pour l'excellent cheval de Martigny. Aussi le jour était-il encore haut quand le voyageur atteignit sa destination.

Pendant la marche il n'avait pas manqué de distractions, et, bien que la route traversât le plus souvent des pays incultes, elle était extraordinairement fréquentée. A chaque instant on rencontrait des troupeaux de bœufs et de moutons destinés à l'approvisionnement des placers, d'énormes chariots chargés de marchandises. Au milieu de ce tohu-bohu de véhicules et d'animaux, on voyait des voyageurs de tous costumes, de toutes nations, de toutes physionomies, quelquefois joyeux et chantant, plus souvent sombres et silencieux, qui allaient à B\*\*\* ou en revenaient. Les compagnons de route n'eussent donc pas manqué à Martigny s'il eût voulu faire un choix dans cette foule hétérogène ; mais son séjour en Californie l'avait mis en garde contre ces liaisons de grand chemin. La société lui paraissait singulièrement suspecte, et en passant auprès de certains groupes, il portait machinalement la main à ses armes, comme s'il eût songé qu'elles pouvaient lui devenir nécessaires.

Toutefois, quand il se trouva sur une hauteur qui dominait les mines de B\*\*\*, il retint la bride de son cheval et se mit à contempler avec curiosité le tableau qui s'offrait à ses regards.

Devant lui s'enfonçait une immense vallée entourée de collines sablonneuses et traversée par un ruisseau dont les eaux, grâce à la saison des pluies qui venaient de finir, coulaient en ce moment à pleins bords. Vallée et collines avaient été autrefois couvertes de verdure, ombragées d'arbres magnifiques ; mais, depuis que la peste de l'or s'était déchaînée sur le pays, il avait été comme frappé de stérilité. Sauf un bouquet de mimosas qui s'élevait encore au centre du bassin, on n'apercevait plus sur les montagnes, dans la plaine au bord de ruisseau, ni un arbre, ni une broussaille, ni même le moindre brin d'herbe. Le sol tourmenté, fouillé, parsemé de trous et de monticules, était d'un jaune d'ocre du plus triste aspect ; et le soleil couchant, qui dardait obliquement ses rayons sur ce paysage nu et désolé, lui donnait l'apparence d'une de ces vastes souffrières dont les émanations répandent au loin les maladies et la mort.

En revanche, le spectacle de l'activité humaine se manifestait de toutes parts avec une étonnante énergie. Une ville s'élevait du milieu de ces bouleversements, si l'on peut toutefois donner le nom de *ville* à un assemblage confus de tentes, de huttes en bois, de hangars, au milieu desquels commençaient seulement à se montrer quelques bâtiments de pierre en construction. Cependant, parmi ces habitations temporaires des chercheurs d'or, se dressaient déjà quelques usines à vapeur dont les hautes cheminées vomissaient nuit et jour de la fumée et des flammes. Sauf des bandes étroites, réservées aux voies publiques, le terrain tout entier autour des habitations était couvert de travailleurs. Dans le voisinage du ruisseau surtout, la foule était prodigieuse ; on eût lit d'une fourmilière humaine. Tout ce monde s'agitait de mille manières différentes ; tandis que les uns, à demi nus, étaient plongés dans l'eau, leurs écuelles à la main, d'autres secouaient la terre dans leur *cradle* ou berceau, d'autres enfin piochaient le sol avec ardeur. On entendait des cris étranges, des chants sauvages. Le brouhaha confus qui s'élevait de cette prodigieuse agglomération d'hommes, se mêlant au bruit

des machines, au sifflement de la vapeur, au grincement des scies, était assourdissant même à distance.

Néanmoins le vicomte de Martigny avait vu trop souvent en Californie des scènes de cette nature pour s'en étonner beaucoup. Une seule chose le frappa : l'ordre et la police qui semblaient régner déjà dans les mines australiennes, quoique alors elle ne fussent pas sagement administrées comme aujourd'hui, et qu'elles dussent encore passer par de violentes crises avant d'arriver à leur état actuel. Il y remarquait une tranquillité relative qui contrastait avec les scènes tumultueuses et sanglantes dont il avait été témoin sur les bords du Sacramento. Cette tranquillité n'allait pas pourtant jusqu'à permettre de négliger certaines précautions, et le nouveau venu sentait que le courage et la vigilance lui seraient encore bien nécessaires dans cette laide patrie des *nuggets* et de la poudre d'or.

Mais cette réflexion ne refroidit nullement l'ardeur de Martigny, et, après avoir satisfait sa curiosité, il se remit en marche vers la ville.

(A Continuer.)

## LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

— Alors, les yeux de l'inconnu se mouillèrent, la bride glissa légèrement entre ses doigts, et la jument se hasarda à cheminer un peu plus vite.

Quelques minutes se passèrent, et l'inconnu découvrit les eaux du Mançanarès. Elles brillaient entre les deux rives fleuries, comme brilleraient dans l'herbe un serpent aux écailles argentées. Puis, défilèrent successivement à ses côtés les petites maisons semées çà et là dans les champs, les étangs endormis le long de la route et les antiques tourelles qu'il s'adrait en passant du regard et qui avaient l'air de lui rendre familièrement son salut.

L'étranger paraissait heureux.

Tout-à-coup, il put distinguer de loin une des portes de Madrid. A cette vue, un éclair plus vif illumina son front. Ses yeux levés au ciel semblèrent remercier Dieu, et soit volonté de sa part, soit distraction, la bride glissa encore et vint presque tomber sur le cou de la jument.

Cette fois la jument prit le galop.

Arrivé dans la ville, il mit pied à terre devant une hôtellerie où il avisa tout d'abord un visage qui ne lui était pas inconnu.

— Salut à vous, petite Juana, dit-il en secouant la poussière qui le couvrait. Est-ce toujours maître André qui est l'hôtelier de céans ?

— Oui, señor, bégaya le pauvre enfant qui devint toute pâle en l'écoutant parler.

— Il me faut, continua-t-il, une chambre pour moi

et une écurie pour ma jument. Je me reposerai pendant qu'elle dînera.

Juana, saisit d'un tremblement convulsif, s'appuya sur un meuble qu'elle trouva fort à propos derrière elle, et qui, selon toute apparence, la préserva d'une lourde chute. On eût dit, à la voir, qu'elle était près de s'évanouir.

— Eh bien, reprit le voyageur avec un mouvement d'impatience, ne m'avez-vous entendu ?

Et comme il faisait un pas vers elle :

— N'approchez pas, s'écria-t-elle en joignant les mains, n'approchez pas, je vous en supplie, señor !... on va venir... dans un instant !...

Et elle se mit à courir à travers le jardin en criant à haute voix :

— Mon père ! mon père !

— Cette petite fille est folle, pensa l'inconnu. Attendons.

Il attendit en effet assez longtemps, et déjà il commençait à perdre patience, lorsqu'il aperçut à l'extrémité opposée de la pièce une porte s'entrebâiller et une tête chauve et blême se glisser à grand-peine entre les deux battants. Cette tête, dont l'expression effarouchée avait à la fois quelque chose de grotesque et d'effrayant, était celle de l'aubergiste lui-même.

— Eh bien ! maître André, on a bien de la peine à se faire servir ici ; ne me reconnaissez-vous pas ?

—Je n'ai point cet honneur, répondit une voix chevrotante.

—Faut-il tant de façon pour indiquer une chambre et ouvrir une écurie ?

—Pardonnez-moi, balbutia André dont on ne voyait plus que la moitié de la tête.... Pardonnez-moi, mais nos chambres sont toutes occupées, et nous n'avons pas dans nos écuries une seule place vacante....

—Cela tombe mal ;.... mais voyons, maître André, ne pourriez-vous approcher un peu ?

—Oh ! impossible, señor,.... j'ai au pied.... certaine enflure....

—En ce cas, j'irai me pourvoir ailleurs. A propos, dites-moi,.... le vieux commandeur Juan de Valdesillas habite-t-il toujours cette ville ?

—Il est notre voisin, señor ; suivez l'avenue qui fait face... sa maison est tout au bout, c'est la seule qui soit fermée d'une grille.

—Merci, mon brave, et adieu.

Et en achevant ces mots, l'inconnu remonta sur sa jument et s'éloigna rapidement, non sans remarquer que bien des regards suivaient sa trace, et que les visages qui se tournaient vers lui portaient tous l'empreinte plus ou moins visible de la terreur ou de l'étonnement.

—Où est-il ? s'informa Juana à son père, du plus loin qu'elle le vit.

—Parti... heureusement ! soupira André plus mort que vif.

—Et où va-t-il maintenant ?

—Chez le commandeur Valdesillas, dont je lui ai indiqué la demeure.

—Oh ! le pauvre señor !

—Que veux-tu ? il m'a demandé son adresse, et je n'aurais jamais osé...

—C'est assez... c'est une vilaine visite que vous lui envoyez là.

—Par Notre-Dame ! l'important était de nous en débarrasser. Juan de Valdesillas est un vieux loup de mer, qui, par état, ne doit s'effrayer de rien, et puis, après tout, ça ne nous regarde plus... il s'en tirera... comme il pourra.

Pendant ce temps, le cavalier mystérieux avait trouvé sans peine la maison de Juan de Valdesillas, et mettait pied à terre pour la deuxième fois. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte et où il adressait un mot d'amitié à la gouvernante du vieux commandeur, celle-ci, prompte comme l'éclair, quitta vivement le banc de pierre sur lequel elle était assise et s'esquiva en poussant un grand cri.

L'étranger, étourdi par cette singulière réception, fronça le sourcil et se demanda s'il retournerait sur ses pas ou s'il pousserait plus loin l'aventure. Il se décida pour ce dernier parti et entra résolument dans la maison. Le premier visage qu'il y rencontra fut celui de Juan de Valdesillas. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une haute stature et d'une fermeté de maintien qui révélait tout d'abord en lui l'homme de vigueur et de résolution. Cependant, à la vue de notre voyageur, une pâleur soudaine se répandit sur son front, ses lèvres se contractèrent légèrement, et il fut aisé de voir, qu'en dépit de ses efforts, un tremblement nerveux parcourait tous ses membres.

—Eh quoi ! Juan de Valdesillas, dit l'inconnu

impatient de savoir le mot de cette énigme, est-ce ainsi que vous me recevez, après une séparation ?...

—Monsieur !... interrompit Juan qui sembla se faire violence pour n'en pas dire davantage.

—Avez-vous donc perdu tout souvenir de don Ruiz de Soria ?

—Non, señor, car don Ruiz de Soria était mon ami le plus cher.

—Eh bien ! si don Ruiz de Soria était votre ami, pourquoi refuser de prendre sa main ?

—Parce qu'il est impossible que cette main soit la sienne, répondit Juan de Valdesillas en fixant sur l'inconnu un regard scrutateur ; parce que voilà plus d'un an que don Ruiz de Soria est mort, parce qu'il y a six mois environ que tous ceux qui l'aimaient ici, frères, amis et parents, sont allés prier pour le repos de son âme dans l'église Notre Dame-d'Atocha.

L'apostrophe était aussi violente qu'imprévue et aurait pu démonter un jouteur moins aguerré. Mais celui qui prenait le nom de don Ruiz se redressa vivement et fixa sur Valdesillas un regard si clair, si hardi, que ce dernier perdit contenance et passa sa main sur ses yeux pour s'assurer sans doute s'il était bien éveillé.

## IV.

## LES MORTS REVIENNENT.

—Il est évident, reprit l'inconnu après un court silence, qu'on me prend ici pour un imposteur, ou qu'on a résolu de ne point me reconnaître. C'est fort bien. Mais, imposteur ou non, vous voyez, à la poussière qui me couvre, que je viens de faire une longue route et que je dois être fatigué. Le toit de Juan de Valdesillas était jadis un toit hospitalier ; je pense qu'il en est de même aujourd'hui. Vous me donnerez bien une chaise !

—Approchez ce fauteuil, Gertrude.

—Vous ne me refuserez pas un verre d'eau ?

—Apportez un flacon de vin vieux, Gertrude.

—Merci, dit l'étranger en se versant à boire. J'avais besoin de cela pour me remettre. Et maintenant, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous adresse deux ou trois questions.

—Faites, faites, répondit Valdesillas en l'examinant avec beaucoup d'attention.

—Votre neveu, brave Juan, est-il toujours archiviste de la chancellerie de Valladolid ? c'était un bon emploi...

—Qu'il a conservé, Dieu merci !

—Et vos deux fils ! l'aîné vit toujours sans doute de sa commanderie d'Aragon ? et le cadet pour qui vous aviez obtenu un grade dans la garde allemande ?

—Il est aujourd'hui lieutenant, et de plus chevalier de Saint-Jacques.

—A merveille. Et cette bicoque..... est-elle enfin à vous ? Je dis bicoque, à cause de tout le mal qu'elle vous a donné ; car, si j'ai bonne mémoire, vous la disputiez, avant mon départ, aux prétentions d'un certain Ramiro de Cabral, ancien alcade de Figueras.

—C'est bien !... assez !... plus un mot,.... dit Valdesillas en venant presser la main de l'étranger. Cette bicoque est à moi, grâce à un projet que j'ai enfin terminé, en dépit de tous les gens de justice de

Figueras et de Madrid ; mais n'est pas question de cela, n'en parlons plus... Oui, oui, je vous reconnais, don Ruiz de Soria, et je vous demande cent fois pardon d'avoir pu hésiter un instant...

—Vous êtes tout pardonné, répondit don Ruiz ;... mais de grâce, satisfaites à mon impatience, et veuillez me mettre enfin au courant de ce que j'ai tant à cœur de savoir. Savez-vous bien, Valdesillas, que voilà près d'un an que je n'ai pas eu de nouvelles de cette bonne terre espagnole, qui était pour moi la perspective du bonheur et du repos. Sur terre, l'absence a mille moyens de se tromper elle-même, de se nourrir d'illusions charmantes. Si éloigné que soit le point où vous êtes, une lettre vous y vient chercher, et dans cette lettre vous retrouvez l'amitié de celui qui pleure votre absence, l'amour de celle qui attend votre retour. L'Océan, mon ami, est moins généreux ; il établit autour de vous une solitude immense, un désert impénétrable... la pensée elle-même y est prisonnière... C'est la mort, moins le tombeau...

—C'est quelquefois plus que la mort, don Ruiz, s'écria Valdesillas qui semblait suivre une pensée unique.

—Plus que la mort ! répéta Ruiz.

—Ils peuvent être bien malheureux, continua un accent lugubre le vieux commandeur, ceux qui eviennent et qu'on n'attend plus.

—Que voulez-vous dire ? reprit don Ruiz érayé ;... quel affreux malheur me menace ?... ma seconde mère, la marquise d'Ovéda, serait-elle morte ?

—Elle existe.

—Fernande ! ma fiancée !

—Plus belle que jamais...

—Et Diégo, mon bon frère ?

—Je crains, don Ruiz, que vous ne puissiez plus lui donner ce nom !

—Mais, quel mystère ?

—Le sais je ! eh ! mon Dieu, vous avez raison ; il y a un mystère... et vous seul réussirez peut-être à le pénétrer... Ah ! l'on disait que j'étais défiant, injuste, entêté dans mes préventions ! que Dieu nous aide, et nous saurons bientôt

—Quoi donc !

—Ce que nous devons penser de Diégo... Je serai bref, écoutez-moi. Le bruit de votre mort a couru ici, il y a de cela six mois.

—Je m'en doutais. Un naufrage épouvantable brisa notre galion en vue de la baie de Panama.

—Et Diégo en a reçu la nouvelle ?...

—Par une dépêche du capitaine de la Mésange, qui, pendant huit jours, m'a cru enseveli sous les flots avec le reste de l'équipage...

—Et, au bout de ces huit jours ?...

—Une seconde lettre, écrite par moi-même a dû détromper mon frère.

—Votre frère n'a montré que celle du capitaine ; la votre n'a jamais paru.

—C'est étrange ! le bâtiment qui l'avait apportée est revenu d'Espagne après y avoir débarqué heureusement toute sa cargaison.—Dans cette lettre, je lui annonçais que, forcé de passer à la Vera-Cruz, je resterais sans doute quelque temps sans lui écrire. Se pourrait-il qu'une coupable négligence ?... Oh ! oui, cela doit être ;... car je ne puis croire.

—Et moi, je crois tout... Diégo vous trompe.

—Il est mon frère !

—Diégo est un traître...

—Il porte le même nom que moi...

—Il savait la vérité, et il nous l'a cachée... Je le jurerais, don Ruiz !

—Mais dans quel intérêt, mon Dieu !

—Dans quel intérêt ? vous demandez dans quel intérêt Diégo a acérédié la nouvelle de votre mort ? Ignorez-vous donc qu'il n'est point de mort sans succession, point de funérailles sans héritage ? Ah ! si vous doutez encore de mes paroles quand je vous dis que votre frère est un homme sans foi et sans loyauté, allez, ... allez, interrogez tout Madrid, et tout Madrid vous répondra que Fernande, votre bien-aimée, est aujourd'hui la fiancée et sera demain l'épouse de don Diégo de Soria !

Don Ruiz se dressa de toute sa hauteur, et un éclair jaillit de son regard.

C'est impossible, un frère ne saurait trahir à ce point !

—Ecoutez ce bruit des cloches, reprit Juan de Valdesillas en étendant la main vers la croisée. Don Diégo annonce aujourd'hui son bonheur à l'Espagne ; dès aujourd'hui, il a ordonné les prières à Dieu. Mais il y a dans tout cela mensonge et sacrilège... Ce mariage ne s'accomplira pas...

—Mais s'il s'est fait aimer d'elle, à quoi bon nos efforts ? Si le cœur de Fernande ne m'appartient plus, pourquoi irais-je troubler sa joie ? Car elle doit l'aimer, n'est-ce pas ? Vous vous taisez ! Un mot seulement, un mot, par pitié, Valdesillas ! croyez-vous que dona Fernande m'ait oublié ? croyez-vous qu'elle aime mon frère ?

Valdesillas voulut répondre, mais la parole expira sur sa bouche.

Que dire, en effet ? Pouvait-il raconter l'histoire de cette nuit fatale du 25 mai, sans risquer de ternir, aux yeux de don Ruiz, l'aurole de pureté dont il se plaisait à entourer Fernande, sans le frapper indirectement d'un soupçon qu'il lui serait impossible à lui d'expliquer ou de détruire. Il hésita.

Ah ! vous avez raison de le dire, reprit don Ruiz avec désespoir, malheureux ceux qui reviennent et qu'on n'attend plus !...

—Eh bien, non ! s'écria Valdesillas du ton d'un homme qui répond tout haut à une muette objection de sa pensée.—Non, je ne puis vous laisser ignorer ce que, seul entre tous, vous devez savoir. Je voulais me taire, mais je parlerai. Apprenez donc que si Fernande épouse Diégo, c'est qu'elle y est forcée...

—Forcée !

—Oui, forcée... par l'effroi du déshonneur !

Et en quelques mots, Valdesillas fit à don Ruiz le récit du fatal esclandre qui avait troublé le dernier bal donné au château d'Ovéda. Don Ruiz le laissa à peine achever, et l'interrompant avec angoisse :

—Enfin, dit-il, cet homme masqué ?

—Était don Diégo, répondit Valdesillas en baissant la tête.

—Ainsi, Fernande l'aimait ?

—Voilà justement ce que je ne crois pas, reprit vivement le commandeur. Ma conviction profonde est que, s'il y a eu crime, Fernande n'en saurait être la complice. Je crois enfin, s'il faut vous le dire, don Ruiz, que, désespéré par les refus qui avaient ac-

cueilli son amour, Diégo a eu recours, afin d'assurer son triomphe, au plus infâme, au plus lâche, au plus indigne de tous les pièges ! Vous comprenez comme moi qu'il n'est point de milieu entre ces deux extrêmes : condamner Fernande ou accuser Diégo....

—Et c'est lui que j'accuse, fit avec explosion don Ruiz, car la voix du cœur ne trompe jamais, et elle me dit que Diégo est le seul, le vrai coupable... Oh ! je veux le voir, et il faut à l'instant même...

—Un peu de patience, dit Valdesillas en le retenant. Voici le jour qui baisse. Il est indispensable que je me rende au repas de fiançailles de la senora Fernande d'Ovéda. Maintenant, comptez sur moi pour empêcher le contrat d'être signé avant l'entrevue définitive qui doit avoir lieu entre Diégo et vous... Je promets de le conduire, ce soir, au rendez-vous que vous m'indiquerez.

—Eh bien ! dans l'allée des chênes, vis-à-vis de la *Casa-del-Campo*, au bord du Mançanarès.

—C'est dit, dans deux heures j'y serai, et don Diégo ne tardera pas à nous rejoindre.

—Mais pensez vous qu'il consente ?...

—Sur ma demande, la marquise elle-même le lui ordonnera.

—Gardez-vous bien surtout de me nommer !

—Soyez tranquille, ni lui, ni personne à Madrid ne saura que vous existez avant que vous-même l'ayez voulu. Tenez, si vous m'en croyez, partons au plus vite, et dirigeons nous, moi, vers le château d'Ovéda, vous, du côté du Mançanarès. La nuit est presque close ; ce vieux manteau légèrement troué, ce sombrero déformé qui ne vaut pas deux maravédís, et que portait jadis le mari de ma vieille Gertrude, vous déguisera à merveille en vous donnant la tournure d'un mendiant... Venez, venez vite.

Don Ruiz s'affubla, sans hésiter, du chétif costume qui lui était offert. En même temps, Valdesillas recommanda à Gertrude le silence le plus absolu sur ce qu'elle venait de voir et d'entendre ; puis, voyant que don Ruiz l'attendait, il lui indiqua du geste qu'il était prêt à le suivre. Don Ruiz sortit le premier, et tous deux cheminèrent silencieusement par les rues de Madrid, se tenant à une assez grande distance l'un de l'autre pour n'éveiller aucun soupçon, et se jetant seulement de temps à autre un coup d'œil d'intelligence.

Quand ils eurent ainsi marché pendant quelques minutes, Valdesillas profita de ce qu'ils étaient parvenus à un endroit isolé pour se rapprocher de Ruiz et lui dire à voix basse :

—Ma route es par ici, la vôtre par là... à bientôt ! Et ils se séparèrent brusquement.

## V.

### L'ALLÉE DES CHÊNES.

Les tables pliaient déjà sous le poids des mets fumeux et des candélabres d'or, quand Valdesillas entra dans la vieille galerie que Nunez, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait transformée, pour cette solennité, en une magnifique salle de festin. Ce n'était, du reste, qu'une réunion de famille, et de larges espaces vides démontraient qu'une plus nombreuse affluence était attendue le lendemain.

Juan de Valdesillas ne put réussir complètement à dissimuler les émotions violentes qui l'agitaient.

Après avoir salué avec courtoisie la marquise d'Ovéda et sa fille, c'est à peine s'il trouva le courage de répondre par un léger mouvement de tête à l'accueil de don Diégo. Une fois ces obligations remplies, il se renferma en lui-même, tout entier à ses réflexions, observant d'un regard furtif le héros de cette fête, dont le sourire rayonnant lui produisait l'effet d'une impudente bravade, et guettant le moment où il pourrait lui annoncer, sans d'ailleurs lui en dévoiler le secret, l'étrange entrevue à laquelle le conviait un inconnu sur les bords du Mançanarès.

Le repas commença silencieux, mais s'acheva au milieu des retentissements croisés d'une conversation particulière.

On remarqua toutefois que, soit pour manger, parler ou boire, Juan de Valdesillas n'avait pas desserré les dents.

Or, pendant cet espace de plusieurs heures, don Ruiz, loin de perdre patience, comme on pouvait le supposer, avait bravé les longueurs de l'attente et mis chaque minute à profit. D'abord, à l'aspect de ces allées fraîches et vertes, qui, tout auprès de la Casa del Campo, sillonnent le sol en sens divers, et sont comme autant de guirlandes embaumées qui se déroulent depuis les étangs de la résidence royale jusqu'aux promenades voisines du fleuve, à l'aspect, disons-nous, de cet admirable spectacle d'une nature qui depuis si longtemps avait disparu de ses yeux, mais vivait toujours dans ses souvenirs, don Ruiz s'était senti pénétré d'un double sentiment de bonheur et de désespoir. Il y avait en effet dans ce tableau de quoi lui faire aimer la vie et souhaiter la mort, c'est-à-dire qu'il y avait le rêve passé et la réalité présente, la mémoire de ses illusions de jeunesse, et la menaçante prophétie de l'avenir.

C'était là, sous le voile protecteur de ce ciel blanc d'étoiles, sous les rameaux noueux de ces chênes séculaires, sous la tiède caresse de cette brise des nuits particulières au climat de l'Espagne, que les promesses mutuelles de Fernande et de Ruiz s'étaient si souvent échangées. C'est là que jadis la marquise d'Ovéda, encore en deuil de la perte de son époux, rendait hommage à la volonté de l'illustre mort en parlant aux deux jeunes gens, assis à ses côtés, de leur bonheur futur. C'était là encore que forcé de quitter l'Espagne pour plus d'une année, don Ruiz avait reçu de Fernande et de sa mère des témoignages d'une affection si tendre et d'un chagrin si profond, tandis que l'adieu glacé de son frère Diégo avait retenti à son oreille comme un son de mauvais augure, et lui avait fait froid au cœur.

Ce n'est pas tout encore ; pendant que les pieds de don Ruiz touchaient ce sol tout brûlant de souvenirs, pendant que sa pensée s'entretenait, muette et recueillie, avec ces arbres, cette brise, ces parfums et ces fleurs, anciens témoins de sa joie perdue, vieux confidentes de ses espérances détruites, ses yeux, franchissant l'espace et arrêtés dans une direction unique, enveloppaient, d'un regard fixe et humide, le parc et le château d'Ovéda. Là, en effet, se passait la scène qui allait dénouer le drame de sa vie. Là, se brisait son avenir et se préparait son malheur.

Cette contemplation, toute pénible qu'elle fût, absorbait pourtant tout son être, et concentrait sur un seul point toutes les forces de son intelligence. Un incident dont les conséquences devaient être

terribles, vint bientôt l'en distraire et changer le cours de ses idées. En peu de mots, voici ce qui arriva :

Don Ruiz s'était assis sur l'une des rives du Managanarès, tout au bas d'un petit tertre de verdure dont l'extrémité supérieure formait un charmant boulingrin, semé çà et là de bancs de marbre vers lesquels la beauté de la nuit attirait ordinairement quelques nobles promeneurs.

Un silence profond avait d'abord favorisé la disposition de don Ruiz à une rêverie qui devait soulager sa douleur ; mais tout à coup, un bruit de voix vint le réveiller au milieu de cette espèce d'engourdissement involontaire. Il tressaillit au premier mot qu'il crut entendre ; au second, il se leva, décidé à n'en pas perdre un seul. On avait prononcé le nom de Fernande d'Ovéda... Il se mit à prêter l'oreille et pressa sa poitrine de ses deux mains comme pour y comprimer une vive souffrance ou étouffer sa respiration.

—Par Saint-Jacques, dit l'un des deux gentils-hommes à son compagnon, que, selon toute apparence il venait de rencontrer, si l'on m'eût demandé ce soir où pouvait être le comte d'Ossuna, j'aurais répondu sans crainte de me tromper, qu'il serait sentimentalement dans l'allée des vieux chênes, à la lueur des pâles étoiles, le manteau négligemment jeté sur l'épaule, le nom de dona Fernande aux lèvres, et l'œil fixé sur le vieux château d'Ovéda.

—Par Notre-Dame, mon cher Alvarez, dit le jeune comte d'Ossuna, si l'on m'eût adressé la même question à votre égard, ma réponse eût été mot pour mot la vôtre, et l'événement prouve que je ne me serais pas plus trompé que vous.

—Eh bien ! reprit don Alvarez de Landos, puisque vous avez un tact si exquis et que nous nous entendons si bien sur la même route et dans la même pensée, il est probable que comme moi vous devez vous étonner en ce moment...

—De l'absence de notre ami Gomez de Stuniga ?

—Positivement.

—Bah ! il viendra, j'en ferais le pari.

—Et vous le gagneriez, car je l'aperçois.

—Où donc !

—Là bas... accompagné de quelques braves gentilshommes qui m'ont bien l'air d'être allés se dédommager des contraintes de l'étiquette dans quelques tripots de Madrid, où, sous prétextes de jouer aux dés, ils auront bu outre mesure... Et tenez, voilà qu'il les a quittés en nous voyant et qu'il s'avance vers nous.

—Salut à vous, nobles senors, s'écria Gomez de Stuniga, du plus loin qu'il put se faire entendre, savez-vous que c'est un jour bien triste que celui-ci ?

—On ne le dirait pas à vous voir, dit Alvarez en souriant.

—Pourquoi cela ? reprit le jeune étourdi, en prenant l'attitude d'un fier hidalgo. Est ce parce que j'ai l'œil un peu vif, mon pourpoint mal fermé, et ma plume un peu défrisée par le vent ? Mon Dieu, demandez à mes amis, et ils vous diront que je n'ai pris que mon ordinaire et que j'ai dîné le plus simplement du monde. Après cela, je comprends votre ébahissement, mes maîtres. Vous ne prenez pas la tristesse comme moi, vous, c'est un autre système... chacun le sien... Je parierais que vous avez jeûné

tout le jour, comme si vous étiez à la veille d'un pèlerinage à Saint-Jacques ?

—Et quand cela serait, dit Alvarez, qui pourrait s'étonner de nous voir marquer, par un si léger sacrifice, le jour qui nous fait perdre tous nos droits et abdiquer toutes nos prétentions sur la plus belle, la plus accomplie, la plus noble des femmes de Madrid, sur Dona Fernande d'Ovéda ?...

—Vous la regrettez donc, bien ? fit Gomez d'un ton ironique.

—Comme je suis sûr que vous la regrettez vous-même, malgré vos airs d'insouciance et votre apparente légèreté, dit le comte d'Ossuna.

—Vous le jugez trop favorablement, dit Alvarez en montrant Gomez de Stuniga ; ce damné senor n'est capable ni de douleur, ni de regret.

—Pensez-en ce que vous voudrez, dit Gomez, mais pour rien au monde je ne voudrais être à la place de Diégo de Soria.

—Vous êtes difficile, dit Alvarez de Landos.

—Difficile n'est point le mot, répliqua Gomez ; mais, cette fois, d'un ton plus grave et qui contrastait avec l'accent de persiflage qu'il avait jusqu'alors employé :—je suis tout simplement, malgré l'insouciance et la légèreté que vous me reprochiez tout à l'heure, plus raisonnable et moins enfant que vous. Comme le vôtre, mon cœur a été rempli de l'image de Fernande ; comme vous, j'aurais risqué ma vie pour lui donner le nom de mon père. Je l'aimais autant que vous, ni plus, ni moins ; seulement, j'ai osé ce que vous n'avez pas su faire, prendre un parti prompt et sûr, briser mon règne à temps, et ne point river mon âme à une chaîne sans gloire, à un esclavage sans honneur !

Le rouge monta au front de don Ruiz. Il écouta-  
plus attentivement.

—Par la Vierge sainte ! continua Gomez de Stuniga en s'animant par degrés, vous croyez avoir fait merveille et vous être suffisamment acquittés de vos devoirs en amour, quand vous avez payé la part d'une femme de quelques regards jetés au ciel et d'un certain nombre de soupirs... Eh ! mon Dieu, vous avez raison... J'ai moins soupiré que vous, sans doute ; mais apprenez que j'ai souffert bien davantage. Vous, comte d'Ossuna, vous aimiez Fernande, surtout parce que sa maison est aussi vieille que la vôtre et que vos deux écussons n'avaient rien à s'envier. Vous, Alvarez de Landos, vous aimiez Fernande, surtout parce qu'elle est belle, et que parmi tous les yeux qui vous ont fait tourner la tête, à Madrid (et il y en a beaucoup), vous n'en avez pas trouvé deux qui valussent les siens. Vous êtes un bon hidalgo, comte d'Ossuna ; vous êtes un homme de goût, don Alvarez de Landos. Moi, je ne me pique d'être ni l'un, ni l'autre, senors ; je ne sais point pratiquer l'amour comme en France, où l'on se tue en duel pour un regard ; comme en Italie, où on se passionne pour une courtisane, parce que le fanatisme des sens y a remplacé tous les autres. J'ai aimé Fernande, entendez-vous bien, avec la sainte loyauté d'un pur Castillan ; je l'ai entourée de ce culte sévère et pur dont on entoure les images sacrées. Comme vous, j'aurais tout sacrifié pour elle ;... mais, je vous le répète, mon amour n'était pas de ceux qui se plient, par je ne sais quels accommodements mondains, aux exigences du vice ou aux tolérances d'une passion

aveugle. Dur comme l'acier, il devait se briser comme l'acier, et du jour où, comme vous, j'ai appris que Fernande s'était jouée de notre crédulité, et que Diégo, notre heureux rival, connaissait le chemin de sa chambre avant que nous connaissions, nous, le chemin de son cœur, un mur d'airain s'est élevé entre elle et moi ; je me suis déshabitué de dire son nom, j'ai fui tout ce qui pouvait, en action ou en pensée, me rapprocher ou m'occuper d'elle, et j'ai triomphé de cet amour, parce que cet amour eût été une lâcheté. Ah ! si Fernande m'eût préféré l'un de vous deux, dont les prétentions se formulaient au grand jour et à visage découvert, de celui-là l'épée m'aurait fait raison. Mais quelle colère pouvais-je éprouver, bon Dieu, contre homme qui n'avait pas le courage de son bonheur, contre une femme qui demandait à la nuit le secret de ses intrigues honteuses ? A de telles provocations, je ne connais qu'une réponse : le mépris.

Don Ruiz faillit mourir.

—Vous devez comprendre maintenant, reprit Gomez, pourquoi j'ai étouffé mes regrets : c'est qu'ils eussent été indignes d'un véritable hidalgo. Dona Fernande d'Ovéda a deviné de la ligne d'honneur que le marquis, son père, avait si profondément tracée devant elle, Dieu la jugera. Don Diégo, son complice, a accepté les conséquences de sa faute. Je ne puis l'en blâmer ; mais peut-être s'en repentira-t-il plus tard...

—Pourquoi cela ? dit Alvarez. Don Diégo de Soria a réussi là où nous avons tous échoué. Il est heureux...

—Soit, ajouta vivement Gomez ; mais ce bonheur-là dure depuis trop longtemps pour qu'il ne s'y mêle pas un peu d'amertume.

—Mais elle l'aime, murmura d'Ossuna tout pensif.

—Belle préférence, dont je ne suis pas jaloux ! s'écria le moraliste inexorable.

—Vous avez beau dire, reprit Alvarez en dirigeant ses yeux sur le château, don Diégo croit en ce moment au bonheur !

—Alors, il croit à un fantôme...

—Je l'envie, dit Alvarez avec enthousiasme.

—Et moi, je le plains, ajouta froidement Gomez.

—Vous avez tort tous deux, dit une nouvelle voix.

Les trois amis relevèrent la tête et s'écrièrent presque en même temps :

—Quoi ! Roderic Calderone ! c'est vous !

—Moi-même, répond l'ancien valet du duc de Lerme, aujourd'hui favori du roi ; — moi-même, qui vous entendis discuter depuis une demi-heure, et qui souffre de voir d'honorables gentilshommes aussi mal renseignés que vous paraissez l'être en ce moment. Apprenez donc, mes chers amis, que don Diégo ne mérite à ce point ni l'envie, ni la compassion. Son sort est bien loin de l'éclat que vous lui attribuez, vous don Alvarez ; et vous mon bon Gomez, la pitié qu'il vous inspire vous fait tomber dans le ridicule et l'exagération. Mettez-vous donc bien dans la tête que ce mariage est une énigme impénétrable à tous, — même à vous ; — et que le parti le plus sage serait, en cette occasion, de douter de tout et de ne croire à rien. L'amour de Fernande, mystère. Le consentement de la marquise, mystère. Le rôle de don Diégo, mystère...

—Mais, ce que nous avons vu !... dit Alvarez.

—Les yeux se trompent.

—Ce que nous avons entendu ?

—L'oreille est souvent infidèle.

—Mais le visiteur nocturne, c'est devant nous qu'il a fui ! — Et à moins que cette date funeste du 25 mai ne soit aussi un rêve...

—Non, dit Calderone, car cette date est la seule réalité bien positive de cette ténébreuse histoire...

Quant au fugitif.

—Est-ce une ombre ? dit d'Ossuna.

—Un homme ? ajouta don Alvarez.

—Ne savez-vous pas que c'était Diégo ! répliqua don Roderic à voix basse.

L'attention de don Ruiz redoubla.

—C'était... demanda don Alvarez.

—Vous ne le saurez pas, dit Roderic.

—Ainsi, reprit Gomez, don Diégo est joué par cette femme.

—Pas le moins du monde, répondit le favori qui paraissait si bien informé.

—Alors, il se dévoue ? dit le comte d'Ossuna.

—Oui et non.

—Mais c'est à n'y rien comprendre, s'écria Alvarez en frappant du pied.

—Je le sais bien, — et c'est ce qu'il faut, dit Calderone en souriant. Mais écoutez-moi, mes amis, et vous verrez que je ne suis pas homme à vous désespérer par l'obstination d'un silence mal entendu. Ne pouvant vous découvrir tout le secret, je veux du moins vous en dévoiler une partie. D'ailleurs, don Diégo est mon meilleur ami, et je ne voudrais laisser planer sur lui d'injurieux soupçons... Tenez... j'ai justement sur moi une lettre de dona Fernande qui, pour n'être ni trop longue ni très explicite, ne l'en absout pas moins complètement. Ecoutez et jugez.

“ Diégo, votre conduite a été celle d'un noble et et digne ami. Vous avez fait, vous qui m'aimez en frère, ce que n'eût pas fait peut-être, s'il eût vécu, don Ruiz de Soria qui m'aimait d'amour. “ Merci, pour mon père mort ; merci, pour la vieille de ma mère. Quant à moi, puisse ma reconnaissance acquitter la dette que je contracte envers vous ! C'est l'honneur que vous me rendez. Puis-je faire moins que de vous donner ma vie ?

« FERNANDE D'OVÉDA. »

—Inconvenable ! murmura don Alvarez.

—De plus en plus obscur, ... ajouta Gomez de Stuniga.

—Mais, fit observer le duc d'Ossuna, je ne vois pas que nous en sachions à présent beaucoup plus long que tout à l'heure ; cette lettre ne nous apprend absolument rien...

—Et c'est bien pour cela, mes maîtres, que je vous l'ai lue, dit Roderic.

—Mais comment se trouve-t-elle entre vos mains, s'informa Gomez en fronçant le sourcil ?

—Eh ! cela... c'est mon secret.

—Convencez, dit le comte d'Ossuna, qu'elle serait cent fois mieux dans les nôtres ; car, à nos yeux, ces caractères tracés par elle ont une valeur qu'ils n'ont point aux vôtres.

—Et le sort, ajouta vivement Alvarez, devrait décider qui de nous les possèdera.

—Le sort n'a rien à décider là-dedans, mes gentilshommes, dit Roderic d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Il y a même déjà trop longtemps que ce chiffon de papier est en mon pouvoir, et vous me rappelez fort à propos qu'il faut que je m'en débarrasse.

Et, en achevant ces mots, Roderic Calderone roula dans ses mains la lettre de Fernande, de manière à la transformer en un projectile plus compact et plus lourd. Puis, la lançant par dessus la charmille qui lui dérobaient la vue du fleuve ;

—Voilà, dit-il, qui vous met tous d'accord !

Un murmure de regret se fit entendre parmi les jeunes seigneurs, tandis qu'un cri étouffé s'exhalait de la poitrine haletante de don Ruiz. Quelques minutes après les trois jeunes gens, sur l'invitation de Calderone, se levèrent, jetèrent un furtif et dernier regard aux murailles du vieux château d'Ovéda, et accompagnèrent le discret favori jusqu'au pieds de de Philippe III.

Mais en faisant voler au-dessus de la verte charmille le billet de Fernande d'Ovéda, Calderone avait mal mesuré la distance qui le séparait de l'eau. Bien plus, il ne s'était pas souvenu qu'à cette époque de l'année, le Manganarez est presque toujours à sec, et que c'est à peine si un léger ruisseau coule au fond de cette creuse vallée, sur laquelle on ne s'est jamais expliqué pourquoi Philippe II avait fait exécuter ce monument énorme qu'on appelle le pont de Ségovie. Ajoutons à cela qu'à l'heure assez avancée du soir où ceci se passait, le gallego commençait à souffler avec une certaine violence, et l'on comprendra sans peine qu'au lieu d'aller se perdre dans le flot paisible du Manganarès, la lettre, arrêtée dans son vol par le souffle du vent, vint tomber sur les cailloux de la rive, presque aux pieds de don Ruiz de Soria.

Se jeter sur cette proie si précieuse, la saisir, rendre à ces feuillettes froissées leur forme première, tout cela fut l'œuvre d'une seconde, le temps d'un éclair.

Puis, tout d'abord, l'œil avide de don Ruiz essaya de distinguer au moins cette écriture, autrefois si connue, autrefois si aimée !

La nuit était trop sombre, il ne vit rien.

Mais tout espoir n'était pas perdu ; des lucurs blanchâtres annonçaient à l'horizon l'apparition prochaine de la lune, ce pâle soleil de la nuit.

Il prit patience et attendit. Il doutait encore, et peut-être voulait-il prolonger le doute le plus longtemps possible.

Au premier rayon qui l'éclaira, il parcourut le billet fatal et poussa un sourd gémissement.

Ce qu'on avait lu était bien ce qui était écrit, ce qui était écrit était signé par elle !

Et soudain, comme si la raison se fût retirée de lui, il gravit la hauteur et s'élança sur le cours d'un bond rapide, pour voir de ses yeux, après les avoir entendus, ces hommes de palais, sans honte et sans pudeur, qui avaient traîné Fernande une heure durant devant le tribunal à la fois impitoyable et moqueur.

Mais le cours était désert, et ses hommes étaient partis.

Alors il se mit à marcher au hasard, sans but, ne voyant plus rien que des fantômes créés par la fièvre

de son cerveau, n'entendant rien que les battements de son cœur.

Tout à-coup il s'arrêta : une voix avait retenti dans l'ombre.

C'était celle de Valdesillas qui venait à lui en courant.

—Préparez-vous, don Ruiz, lui dit le vieux commandeur. Le contrat ne doit se signer qu'à minuit, et, dans quelques minutes, don Diégo sera ici.

—Don Diégo ! je ne veux... je ne puis plus le voir.

—Que dites-vous, don Ruiz ? oubliez-vous que tantôt votre colère...

—Ma colère ! s'écria le jeune homme d'une voix déchirante... Oh ! ma colère est toujours là, Valdesillas, mais elle a changé d'objet ! Ce n'est plus Diégo que je hais, entendez-vous, c'est Fernande...

—Fernande !

—Oui ! Fernande, qui a fait plus que me trahir, qui a trahit les devoirs que lui imposaient sa naissance, sa famille et son nom !

—Mais des preuves, grand Dieu !

—En voici une, s'écria Ruiz en agitant le billet, et contre elle toute lutte est impossible. Ainsi, retournez bien vite au château d'Ovéda, ... dites à Diégo que vous vous êtes trompé, qu'il y a eu erreur ; que l'homme qui voulait lui parler a quitté Madrid. Enfin épargnez-moi une entrevue aussi cruelle qu'inutile. D'après ce que j'ai appris, c'est une sainte mission, une mission de dévouement que Diégo va remplir.

—Je ne comprends pas, don Ruiz. Mais réfléchissez donc que si je vous obéis, tout ce que vous redoutiez sera accompli dans une heure !

—Eh bien ! qu'il en soit ce que le ciel a voulu.

Je n'ai plus le droit de haïr Diégo, ... je ne puis plus aimer Fernande. Pour apaiser le feu qui me brûle, ce ne sera pas trop de mettre l'Océan tout entre elle et moi, ... je partirai demain, Valdesillas, cette nuit encore je vous demande l'hospitalité ; adieu : retournez chez la maquise d'Ovéda, excusez-vous près de mon frère comme vous le pourrez, signez... signez même à ce contrat maudit sans plus pensez au pauvre Ruiz, sans vous inquiéter de ses souffrances. Ah ! ce que l'on a dit de lui c'est bien réalisé ce soir... Il est bien mort car son cœur a cessé de battre pour Fernande ! Il est mort dans son avenir, dans ses espérances, dans son amour ! il n'a plus besoin de rien ici bas que de pitié.

Et en achevant ces paroles, il s'éloigna à grands pas... Valdesillas voulut enfin le retenir. Il se dégagea doucement de son étreinte, et, d'une voix brisée ;

—Allez vite, mon bon Juan, Diégo pourrait arriver, et je veux éviter sa rencontre. Laissez-lui tout ignorer, ... surtout que Fernande ne sache pas...

Soyez tranquille. Je serai muet.

Et les deux amis se séparèrent silencieusement. Don Ruiz se dirigeant vers le logis de Valdesillas, et Valdesillas retournant au château d'Ovéda. La première personne que le commandeur rencontra en y arrivant, fut don Diégo qui descendait l'escalier pour se rendre à l'allée des Chênes.

—Ne vous dérangez pas, señor Diégo, dit Valdesillas en lui faisant signe de la main. Le gentilhomme qui désirait s'entretenir avec vous ce soir a volontairement renoncé.

Ah! ah! fit Diégo tout surpris.

—Veuillez donc, continua Valdesillas qui ne put se défendre d'un léger tremblement de voix à ces derniers mot, veuillez donc agréer ses excuses...et les miennes.

—Oh! le mal n'est pas grand, dit Diégo. C'était sans doute un concurrent inconnu qui voulait me disputer, dague en main, la possession de dona Fernande, et qui se sera ravisé plus tard... N'est-il pas vrai, don Juan?

—Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit sèchement Valdesillas.

L'incident n'eut pas d'autres suites.

Aussitôt que Diego fut rentré dans le salon, les clauses de l'alliance contractée par les deux maisons d'Ovéda et de Soria furent lues à voix haute par l'officier public.

Une de ces clauses portait que, le lendemain, au sortir de l'église, dona Fernande quitterait le toit maternel pour aller habiter, dans une dépendance du palais du roi, l'appartement occupé jusqu'alors par don Diégo en sa qualité de grand camérier de Philippe III.

Cet article fut adopté comme les autres,

A minuit sonnant, le contrat était signé.

## VI.

### AU NOM DU ROI.

La marquise d'Ovéda était relevée de son serment. Le prêtre avait donné un protecteur à dona Fernande, et, selon les conventions arrêtées d'avance, la jeune épouse, en sortant de l'église, était allée prendre possession du splendide appartement que don Diégo de Soria occupait dans la résidence royale.

C'est le soir du jour où Fernande s'est irrévocablement engagée. On dirait que Diégo a voulu épuiser pour cette heure solennelle toutes les ressources de luxe, tous les raffinements de la galanterie. Des parfums enivrants se répandent dans l'air, des milliers de bougies semblent étoiler le plafond où des torsades d'or servent de cadre à des peintures éclatantes. Les fleurs les plus belles, les boutons à peine épanouis ont été arrachés à leurs tiges vivantes, ravis à la brise tiède et au beau soleil, pour venir triste symbole des richesses de la nature, s'effeuiller et se flétrir au souffle dévorant du bal. De douces harmonies voltigent comme des sylphes invisibles au-dessus de la foule dont les ondulations ressemblent à celles de la mer. Mille conversations s'engagent, les regards se croisent, quelques mains se touchent. On n'entend de toutes parts que de gracieux propos : on ne voit partout que de charmants sourires. Ces hommes paraissent si empressés, ces femmes si jalouses de plaire ! Devant ce tableau tout plein d'insouciance, de joie et d'oubli, on serait tenté de croire au bonheur.... Et pourtant il n'en est rien. Le bonheur en ce moment est loin du château de Madrid. La reine de cette fête porte à son front le sceau fatal de la douleur et du regret. Don Diégo lui-même, dont l'attitude devrait être celle du triomphe, semble crainte de lever la tête, et ses yeux, mobiles et inquiets, évitent de rencontrer ceux de la marquise d'Ovéda.

Fernande est triste, et sa tristesse se comprend sans peine. Une nécessité terrible l'a obligée de

former des liens auxquels elle avait renoncé en apprenant la mort de don Ruiz, et si elle a courageusement accompli le sacrifice qu'exigeait d'elle le soin impérieux de son honneur, si elle a consenti à se faire complice de don Diégo dans un mensonge qui l'a préservée de l'ignominie, et dont elle lui garde une reconnaissance éternelle, son cœur n'en est pas moins cruellement froissé, ni sa souffrance moins vive ; elle n'en a pas moins fait violence à ses scrupules, à ses engagements intimes, à sa volonté. Elle n'aime pas Diégo, et l'estime qu'elle croit lui devoir ne suffit pas à étouffer en elle les craintes de l'avenir et le regret du passé.

La préoccupation de Diégo est moins facile à concevoir. Cet homme est heureux, il doit l'être du moins. Il a longtemps cherché le but qu'il vient d'atteindre. Instruit de la passion profonde de Fernande pour son frère don Ruiz, il n'a pas dû espérer d'elle plus qu'elle ne lui a accordé. Il est sûr d'une affection que lui vaut le plus pur et le plus noble des dévouements. L'amour viendra peut-être plus tard.

—Que manque-t-il donc à Diégo pour être heureux ! Dieu le sait.

La foule l'importune, il ne peut demeurer un instant au milieu du bal, il fuit le monde, il se fuit lui-même. Un nuage menaçant unit l'un à l'autre ses deux sourcils noirs, et quand son regard s'arrête sur Fernande, ce regard semble se pétrifier, tant il reste immobile et cave. On dirait qu'une larme seule pourrait soulager cette muette souffrance et que cette larme ne veut point couler.

C'est pour s'arracher à cet étrange supplice que don Diégo se réfugie dans un cabinet voisin du salon. Mais de là, il contemple de nouveau Fernande, la belle mariée, la nouvelle comtesse de Soria. Et il s'écrie, en pressant son front de ses deux mains :

—Qu'elle est belle, mon Dieu !

Puis il se tait et s'assied. Mais il a fait en sorte que la porte, à demi fermée, ne lui dérobât point la vue de Fernande. Ses regard ne la quittent pas.

Tout-à-coup un homme, qui s'est approché de lui sans qu'il s'en aperçût, lui pose la main sur l'épaule. Il se retourne, et frémissant de tout son corps en apercevant don Roderic, il murmure à voix basse :

—C'est lui !

—Tu sembles ému, Diégo.

—Pardon,... la surprise...

—Tu m'attendais, cependant ?

—Pas sitôt.

—Mais... tu es prêt.

—En vérité, Roderic... je n'en sais rien moi-même !

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres du favori.

—Ton hésitation serait un peu tardive, mon ami, reprit-il après un léger silence. Et ta soumission passée répondait mieux de ta soumission à venir.

—Tout est donc résolu ?

—Tu le sais bien.

—Cette atroce comédie s'accomplira ce soir ?

—Dans un instant.

—Livrer Fernande ?

—Il le faut...

—Et si je supplie ?

—On sera sourd.

—Si je résiste ?

—La mort.

Diégo devint blanc et froid comme un marbre.

—Qu'as-tu donc ? reprit Roderic avec ironie.

—Ce que j'ai ? s'écria Diégo avec emportement.

Tiens, regarde de ce côté et tu vas me comprendre... Vois cette femme, sa beauté ; admire ces trésors merveilleux de jeunesse et d'innocence, et dis-moi si ce n'est pas un horrible supplice que de les avoir possédés, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde, pour y renoncer ensuite et le perdre à jamais ?

—Effectivement, dit Calderone, cette femme est belle et je conçois tes regrets. Tes réflexions, qui me semblent fort justes, n'ont qu'un tort, c'est de venir un peu trop tard. Il ne te sied point, Diégo, de regretter un bien que tu as vendu toi-même, et au lieu de te lamenter sans sujet...

—Mais tu n'as pas compris, Roderic ! Ce n'est pas sa beauté, c'est elle, que j'aime, entends-tu bien ?

—Alors, répliqua don Roderic d'un ton bref, tu es fou. Est-ce que tu n'as pas vendu ta faculté d'aimer, comme ta faculté de sentir, comme ta faculté de vivre ? Est-ce que tu n'appartiens pas, âme, corps et pensée, à celui qui est ton maître et le mien ? As-tu le droit de te plaindre d'une arrestation simulée qui aboutira à séjour de cinq ou six mois dans une forteresse de Valladolid, où tu seras traité bien moins en prisonnier d'état qu'en protégé du roi ? Faut-il te rappeler, d'ailleurs, que ta puissance et la mienne sont attachées au même fil, émanent du même souffle ? Que ce souffle s'éteigne, que ce fil se brise et nous tombons tous deux. Voilà le sort qui nous menace aujourd'hui. Philippe III, faible, impuissant, incapable d'une main, se sert souvent de la main de ses favoris pour accomplir ses grands exemples, pour exécuter des vengeances terribles ! Quand l'un lui déplaît, il le détruit par l'autre ; et dans ce combat dont il dirige les coups sans les porter lui-même, il abandonne le vaincu à ses propres forces, et sourit au vainqueur. Or, la lutte est engagée entre Uzéda, fils du duc de Lerme et nous. Nous lui disputons, comme il nous le dispute, ce terrain dangereux et mouvant qu'on appelle la faveur du roi. Le grand point fut de nous emparer de cette imagination faible et lente qui obéit avec tant de soumission à l'impulsion qu'on lui donne. De peur que le duc d'Uzéda n'agisse sur l'esprit, agissons, nous, sur le cœur de Philippe III. Eh bien ! ne sais-tu pas le secret de notre force, le mot de notre triomphe : Si nous n'avions pas connu les secrets penchants du maître, si nous n'avions pas toujours introduit, développé, quelque fièvre dans sa tête, quelque passion dans son cœur, eût-il été jamais esclave, eussions-nous été maîtres à notre tour ? Non ! il fut même un temps où l'effroi vint nous saisir, où nous vîmes notre proie prête à nous échapper, où le duc de Lerme faillit ressaisir son ancienne puissance. C'est l'époque où Philippe III signa le traité d'alliance défensive avec la reine régente de France. Il voulut alors, tu t'en souviens, partager le sceptre avec son ministre, régner à son tour, redevenir le petit fils de Charles-Quint ! S'il en eût été ainsi, c'était fait de nous. Heureusement, le jour vint, où ce roi, saturé de luxe et de profusion, las d'avoir tout en abondance, or, femmes et

courtisans, voulut essayer, lui aussi, d'un désir sans espérance, d'un vœu difficile à réaliser..... Qui sait, peut-être, d'une privation, d'un rêve ! Il voulut aimer sans espoir, supplice commun dans les classes du peuple, jouissance rare pour un roi d'Espagne ! Il avait vu une seule fois à une de ses fêtes la fille du marquis d'Ovéda, il apprit plus tard que le vieux cométable, plus clairvoyant qu'il ne l'avait cru d'abord, avait en mourant fait prononcer à sa femme le serment de tenir Fernande éloignée de la cour jusqu'à l'instant de son mariage, et il se prit à aimer cette jeune fille d'un amour d'autant plus grand qu'il s'alimentait par l'absence et s'irritait par l'isolement. Maintenant, n'es-ce pas nous, qui, sur le point d'être accusés par le duc de Lerme de concussions secrètes, de trahisons d'état, en un mot de crimes trop réels, nous nous sommes faits à propos les confidentes de cette passion nouvelle et avons ainsi détourné le coup qui devait nous frapper ? n'est-ce pas nous, qui en nous faisant les instigateurs persévérants de cet amour, avons ôté pour ainsi dire au roi la force de soupçonner ? n'est-ce pas toi, enfin qui, en épousant Fernande et en réalisant ainsi l'engagement que tu as pris de la ramener à la cour, dois achever de mettre à Philippe III le bandeau sur les yeux ? Le glaive de la justice est suspendu sur nos têtes, Diégo, et à toute heure on peut, par un mot glissé à son oreille, par une preuve apportée à ses regards, renverser notre fortune et obtenir notre châtement ! Rendons le roi sourd et aveugle, Diégo ; à ce prix, entends-tu bien, à ce prix seul nous aurons l'impunité.

—Tu as raison, Roderic, répondit Diégo après une pose assez longue. Mais cette femme est si belle qu'elle m'a rappelé que j'avais un cœur.

—Bah ! dit Roderic Calderome, tu l'as oublié trop longtemps, pour t'en souvenir aussi mal à propos. En ce moment, un grand tumulte éclata dans la cour du palais.

—Qu'est-ce dont fit Diégo.

—Ne le devines-tu pas ? tiens, regarde par cette croisée. J'espère que tu ne te plaindras pas du cortège qu'on te donne, et d'ici jusqu'à Valladolid, on te prendra pour un noble étranger que l'on reconduit à la frontière avec honneur.

—Allons ! du courage, murmura Diégo.

—Par Sainte-Marie, continua Roderic, le senor don Fernand Ramirez de Ferinas, qui vient t'arrêter, a voulu faire grandement les choses : douze arquebusiers à cheval, autant d'alguaizils, et lui, en grand costume de conseiller à la cour.

—Partir ! partir ! bégaya Diégo.

—Oh ! dans une excellente litière, acheva Roderic, puis prenant le bras de Diégo, il reprit presque aussitôt :

—Rentrons au salon, suis-moi.

Diégo obéit, et, forcé de dissimuler ses véritables émotions devant la foule qui l'entourait, il joua la surprise et mêla ses exclamations de doute et d'incertitude à celles qui s'élevaient de toutes parts.

Chacun adressait une question à Nunez, qui répondait, avec de grandes marques d'ébahissement, que la maison était assiégée, que les chevaux des arquebusiers piaffaient avec impatience, et semblaient vouloir monter les degrés de jaspe du vestibule. La

marquise d'Ovéda se précipita vers la porte d'entrée, et recula presque en même temps frappée de terreur.

Don Fernand Ramirez, assisté de quatre alguazils, et le commandant des gardes, don François de Yr-zabel, l'épée à la main, venaient de se présenter à la porte du salon.

Fernande voulut s'approcher. Le lieutenant des arquebusiers la repoussa doucement.

—Que signifie? s'écria Diégo...

—Au nom du roi, je vous arrête! dit Ramirez en lui posant la main sur l'épaule.

—De quel crime suis-je accusé? demanda Diégo.

—Vous le saurez plus tard. Votre épée!

—La voici.

—Etes-vous prêt?

—Marchons.

Ce fut à peine si l'on permit à Diégo de serrer la main de Fernande et de la marquise, sa mère. Tout cela fut vif et rapide comme l'éclair. Quelques minutes après, on entendit le bruit sourd de la litière qui fuyait dans l'ombre et le cliquetis régulier des armes que faisait heurter le mouvement des chevaux.

La stupeur qui succéda à la première impression de l'effroi fut immense, affreuse, impossible à peindre. Le château d'Ovéda, tout à l'heure bruyant et clair comme l'asile d'une fête, devint subitement terne et muet comme l'enceinte d'une tombe. Au bout d'une heure, la foule s'était entièrement dispersée, expliquant, par mille versions contraires, un événement si étrange, signe non équivoque d'une disgrâce imprévue.

Un instant Fernande se trouva seule, et Nunez, tout essoufflé, vint lui apporter un billet qu'on lui avait recommandée de remettre entre les mains de la senora Fernande de Soria elle-même.

—Déjà ce nom! murmura-t-elle, ce nom qui me fait souvenir que j'ai perdu don Ruiz et que j'appartiens à Diégo!

Elle prit le billet, l'ouvrit, et lut tout haut :

« Senora, pendant que les éclats du plaisir rem-plissaient les échos de la résidence d'Ovéda, une « douleur poignante déchirait le cœur d'un homme « que votre bonheur réduisait au désespoir, que « votre mariage condamnait à un exil éternel. Cet « homme ne voulait que voir une dernière fois ces mu-railles chéries, pénétrer son âme d'assez de larmes « et d'amertume pour y épuiser la source de la vie et « s'en aller mourrir ailleurs....Mais il vient d'appren « dre que tout l'échafaudage de ce bonheur appa-rent était détruit; il sait qu'un coup terrible « viens de vous atteindre, et il ose vous offrir le « bras d'un protecteur et le cœur d'un ami. Cet « homme...que vous croyez mort....»

Ici Fernande ne put poursuivre. L'expression de la joie mêlée à celle d'une souffrance horrible, se peignait sur son visage. Ses yeux se gonflaient de pleurs, et cependant ses lèvres dessinaient un sourire,—mais un sourire affreux à voir, tant il était emprunt d'ironie, de doute et de souffrance.

Enfin, elle s'arracha violemment de cette préoc-cupation accablante, et appela sa mère à grands cris.

La marquise accourut.

—Don Ruiz, s'écria Fernande d'une voix étran-glée... Don Ruiz existe!... il est vivant!!!...

La marquise crut que sa fille était devenue folle.

Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

C'était don Ruiz de Soria.

## VII.

### UN MOIS PLUS TARD.

—Etes-vous bien sûr, Nunez, que le secret du retour de don Ruiz à Madrid et de sa présence au logis de Valdesillas ait été bien gardé jusqu'à ce jour?

—Oh! j'en réponds, madame, dit le vieux servi-teur d'un ton mystérieux. Madame la marquise, votre mère, a toujours passé pour la discrétion même; don Juan de Valdesillas se ferait tuer plu-tôt que de dire un mot; la vieille Gertrude ne croit pas encore fermement à la résurrection du senor don Ruiz, et moi dont la langue, je l'avoue, serait la plus sujette à caution, je suis allé, pour être plus tranquille, faire à l'église de Saint-Isidore, vœu de silence pour un an et huit jours.

—Depuis l'instant où je suis venu habiter ce palais, comment explique-t-on tout ce qui s'est passé au château d'Ovéda?

—De mille façons diverses, senora. Mais le bruit général est que votre époux don Diégo de Soria est impliqué dans une conspiration contre le duc d'Uzédá, et que son arrestation n'aura pas d'autres suites.

—C'est bien, Nunez, laissez-moi. La nuit est tout-à-fait close. Voici l'heure à laquelle, chaque soir, ma mère et don Ruiz viennent me visiter. Mais je les entends... Allez vite, Nunez, allez ou-vrir à Ruiz la porte du petit escalier de pierre, pendant que la marquise montera par le grand... et prenez bien garde qu'on ne vienne nous interrompre...

Nunez s'éloigna, et presque en même temps la Marquise et don Ruiz entrèrent, l'une par l'issue connue de tous, l'autre par une porte pratiquée dans un panneau de muraille et que recouvrait une lon-gue tapisserie.

—Ma mère! s'écria Fernande en lui présentant son front.—Don Ruiz! ajouta-t-elle en tendant la main à son ancien fiancé.

Il se fit un silence de plusieurs minutes.

—Quelle nouvelle? dit enfin Fernande.

—Aucune, répondit don Ruiz. Valdesillas est allé chez le duc d'Uzédá, et le premier ministre a affirmé n'être pour rien dans l'arrestation de Diégo. Valdesillas a voulu parler au roi... impossible de l'approcher...

—Mais, fit observer la marquise, si vous consen-tiez, don Ruiz, à rompre votre incognito... Si vous-même...

C'est justement Senora, ce que je ne veux pas. Il y a dans le passé un mystère qu'il faut éclaircir à tout prix, et je veux éviter que la ruse n'en puisse dérober une parcelle. Jusqu'ici je crois, je veux croire comme vous que Diégo est vraiment convain-cu de la mort, qu'il n'est coupable envers moi d'aucune lâcheté, d'aucune imposture... Je veux croire aussi qu'il est victime d'une erreur ou d'une calomnie... Cependant, j'avoue que je suis effrayé des ténèbres qui nous environnent, et, pour les dis-siper plus sûrement, je ne veux me découvrir qu'à

l'heure où je pourrai porter une lumière assez éclatante pour ne vous laisser ni doute... ni soupçon...

—N'entendez vous pas du bruit dans l'escalier ? interrompit la marquise.

—En effet, dit Fernande. Cachez-vous don Ruiz.

—On frappe à cette porte, ajouta la marquise à voix basse. Faut-il ouvrir ?

—Ouvrez, dit don Ruiz en s'élançant dans la chambre prochaine.

C'était don Roderic Calderone.

Soyez le bien venu, senor, dit la marquise en lui offrant un siège. Nous apportez-vous des nouvelles de la cour ?

—Et de bonnes, répondit Roderic, Don Diégo de Soria va vous être rendu, continua-t-il en se tournant vers Fernande.

—Il va revenir ?

—Demain... aujourd'hui peut-être. Car voilà plus de deux jours que l'ordre a été expédié au gouverneur de Valladolid de le mettre en liberté. Seulement son retour est soumis à de certaines conditions que je dois vous dire et auxquelles le roi mon maître espère que vous voudrez bien vous conformer.

—Je vous écoute, senor.

—Don Diégo de Soria, reprit Roderic après un court moment de réflexion, est compromis dans des intrigues dont il ne m'est point permis de vous dévoiler le caractère. Le roi s'est vu forcé de sévir, et cependant le vœu le plus cher de sa majesté a été d'user d'indulgence envers lui. Or, à ses propres intentions sont venues se joindre à vos prières. Sa haute clémence a cédé. Don Diégo sera bientôt près de vous, mais je vous le répète, cette faveur n'est accordée, à vous et à lui, qu'à deux conditions.

—Lesquelles ?

—La première le concerne : c'est qu'il ne doit venir dans ce palais qu'à une heure avancée de la nuit, de manière à n'être vu de personne, et qu'il arrivera dans votre appartement par cette longue galerie de marbre qui, vous le savez, aboutit à votre porte, et dont l'autre extrémité va se perdre dans les réduits les plus lointains de la résidence royale. Don Diégo frappera trois fois des mains. C'est le signal auquel vous le reconnaîtrez.

—Et la seconde condition ?

—Vous regarde plus personnellement, senora. En retour de ce qu'il fait pour vous, le roi Philippe vous demande un profond secret sur tout ceci.

—Mais la raison de ce mystère... ?

—Est toute simple, ainsi que vous allez le voir. Votre époux n'est pas seul compromis dans l'affaire à laquelle j'ai fait tout à l'heure allusion, et une aussi grande faveur accordée à l'un, à l'exclusion des autres, exciterait de graves rumeurs contre le roi... Manquer à la discrétion que sa majesté exige, ce serait la rendre victime de sa clémence...

—Il suffit interrompit Fernande. Le roi ordonne, j'obéirai.

Aussitôt que don Roderic Calderone fut parti, don Ruiz profita de ce que la marquise était allée la reconduire jusqu'au vestibule, pour s'approcher de Fernande et lui dir à demi-voix :

L'heure de nous séparer pour toujours a sonné, senora.

—Vous ! don Ruiz, ... nous quitter, s'écria Fernande en frémissant.

—Mon secours vous sera désormais inutile...

—Que dites-vous ?

—Ce que vous pensez sans doute, Fernande. N'allez-vous pas revoir Diégo ?

—Eh bien ?

—Diégo n'est-il pas votre époux ?

—Il est vrai.

—Ne m'a-t-il pas effacé de votre souvenir ?...

—Ruiz, ne dites pas cela...

—Oh ! par pitié, don Ruiz ! ne me forcez pas à un aveu qui me tuerait !

A ces mots le silence se rétablit brusquement. Ruiz et Fernande s'éloignèrent l'un de l'autre spontanément et comme par instinct. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Fernande, convaincue que Ruiz ignorait les motifs qui l'avaient déterminée à accepter Diégo pour époux, n'osait les lui avouer, dans la crainte d'exciter en lui d'odieus soupçons. De son côté, don Ruiz, qui savait tout, interpréta bien différemment l'exclamation de Fernande. Il devina bien que Diégo n'avait point son amour ; mais il se pénétra de plus en plus de cette pensée que Fernande avait été infidèle, et que cet amour appartenait encore tout entier à l'étranger, dont le scandaleux bonheur avait retenti dans Madrid ; à ce rival inconnu, dont personne ne savait le nom, et dont les torts, selon toute apparence, avaient été généreusement réparés par le dévouement de don Diégo.

La marquise reparut avec Valdesillas, qui, tous les soirs, venait lui offrir son bras pour retourner chez elle. Don Ruiz, après avoir serré la main du vieux commandeur, fit observer que l'heure avançait et que plus tard les rues de Madrid pourraient n'être pas sûres. La marquise, dont tant de secousses avaient ébranlé la santé, et qui ce soir-là souffrait plus que de coutume, embrassa sa fille et se retira avec Valdesillas. Don Ruiz reprit le chemin par lequel il était venu et gagna, par la porte dérobée, le petit escalier secret. Or, en disant adieu à Fernande, il avait pensé qu'il ne la reverrait plus. Il avait fermement résolu de ne plus se rencontrer avec son frère ; et cette rencontre devenait maintenant inévitable s'il retournait chez Fernande. Cette séparation lui avait donc cruellement froissé le cœur. Bien plus, il lui avait semblé que la main de Fernande avait pressé la sienne ; et à peine sorti de la chambre, le courage lui avait manqué pour aller plus loin. La main posée sur la rampe, l'œil tourné vers cette porte que l'obscurité lui cachait, il était resté muet, immobile et comme engourdi par un sentiment soudain de doute et d'hésitation...

Arrivés au bas du grand escalier et ayant gagné la rue, don Juan et la marquise d'Ovéda cherchèrent vainement don Ruiz.

—Où peut il être ? murmura la marquise.

—Il sera descendu plus vite que nous, répondit Valdesillas ; il aura pris les devants. Je le retrouverai chez moi tout à l'heure.

Mais don Ruiz était toujours à deux pas de la porte de Fernande ; il retenait sa respiration et luttais contre mille pensées diverses. Avoir retrouvé Fernande pour la perdre encore une fois, c'était déjà un grand, un affreux supplice ; l'abandonner sans lui avoir ouvert son cœur, c'était l'agonie, c'é-

tait la mort ! Tantôt il regrettait de ne l'avoir pas accablée de son mépris et de sa colère... tantôt il se reprochait de s'être montré trop dur pour elle, et de ne lui avoir pas tout pardonné. Il était certain que depuis le soir mémorable qui les avait réunis, une barrière invisible semblait s'être établie entre eux deux, et que pas une heure d'intimité réelle n'avait racheté les horribles tourments d'une si longue absence. Où il la croyait coupable, et alors il aurait voulu qu'elle fit elle-même l'aveu de sa faute ; ou il la rêvait innocente, et il se demandait pourquoi elle n'avait pas même tenté de se justifier. Enfin, le doute le dévorait ; le doute, ce poison qui énerve, cette maladie qui tue.

C'est au milieu de cet accablement étrange que don Ruiz se sentit comme réveillé en sursaut.

Quelques mouvements rapides se firent entendre dans l'appartement de Fernande.

Don Ruiz prêta l'oreille. Il l'entendit s'agenouiller et murmurer d'une voix pleine d'angoisses :

—*Mou Dieu ! on vient par cette galerie... Serait ce Diégo ! déjà lui !*

Était-ce l'effroi de l'arrivée de Diégo, était-ce la joie de voir son impatience sitôt satisfaite qui venait de se trahir dans les paroles de Fernande ? attendait-elle ou redoutait-elle sa venue ? C'est ce que don Ruiz ne comprit pas bien clairement...

Le signal indiqué par Calderonne fut fidèlement exécuté.

La porte roula sur ses gonds, et les lèvres tremblantes de Fernande purent à peine articuler ces mots :

—*Est-ce vous, Diégo ?*

Mais, avant même qu'une réponse pût être faite à cette question, un cri déchirant s'échappa de sa poitrine et elle recula de plusieurs pas...

—*Vous ! s'écria-t-elle, vous ici !*

—*Oui, Fernande, moi à vos côtés, à vos genoux... moi, qui attends ce bonheur depuis tant d'années et qui, s'il le faut, paierai votre amour de ma puissance et de ma vie...*

—*Laissez moi ! laissez-moi !*

—*Non ! non ! tu m'écouteras, fille du marquis d'Ovéda, aimable enfant qu'un père impitoyable avait arrachée de ma vue, vierge pure qu'on a jusqu'à cette heure éloignée avec un soin jaloux des enivrants spectacles de la cour ! Tu m'écouteras, car il faut que tu saches tout le feu que ton regard a porté dans mes veines ! Tu m'écouteras, parce qu'il faut que je te demande grâce de la hardiesse qui m'a fait pénétrer dans la chambre, au milieu de la nuit, au risque de t'ôter l'honneur et parce que je ne sortirai d'ici qu'en emportant ton pardon pour passé et une promesse pour l'avenir.*

—*Eh quoi ! c'est vous, qui, la nuit de ce bal ?*

—*C'est moi... oui, et vous ne pouviez le supposer. Comment eussiez-vous dédaigné un amour qui grandissait dans l'ombre, se contentait d'espérances, se nourrissait d'illusions et puisait sa force la plus vivace dans son impossibilité même ! souvent, Fernande, j'allais le soir rêver près des murs du château d'Ovéda, et je revenais heureux quand j'avais pu voir votre ombre se dessiner sous l'ogive de vos croisées ou entendre le son de votre voix... N'ai-je assez souffert, assez lutté, Fernande, et ne m'accor-*

*derez-vous pas une faveur bien légère, celle d'assister à la fête que je donne demain dans ce palais.*

*J'y assisterai avec mon époux, don Diégo de Soria.*

—*Don Diégo... il n'est pas encore libre... un message récent m'a appris que le gouverneur de Valladolid avait refusé...*

—*D'obéir à la volonté du roi ? cela paraît peu probable.*

—*Aussi, de nouveaux ordres seront-ils bientôt expédiés ; ...mais en attendant, Fernande, il faut me promettre.*

—*Rien absolument...*

—*Vous n'avez point pitié de mon amour ?*

—*Je ne ressens vivement que le mépris, et ce sont jusqu'ici les seules faveurs que votre amour m'ait values.*

—*Fernande !*

—*Je suis comtesse de Soria ? ici, comme au château d'Ovéda, je vous ordonne de sortir, ou j'appelle...*

—*Au château d'Ovéda, on est venu ; ici, on ne viendra pas !*

—*Vous vous trompez, dit d'une voix tonnante don Ruiz, qui avait violemment poussé la porte secrète, dont les panneaux volèrent en éclats.*

Le visiteur mystérieux se retourna terrifié, mais don Ruiz avait prévu ce mouvement, et, ne voulant pas être reconnu, il renversa d'un choc brutal la lampe qui brûlait sur l'angle d'une console de marbre. Les trois personnages de cette scène se trouvèrent tout-à-coup au milieu d'une obscurité complète.

—*Épargnez-vous une démonstration inutile, dit Ruiz à haute voix. Un duel par une nuit aussi noire serait impossible. Si vous m'en croyez, retirez-vous, señor. Et apprenez que demain j'irai demander justice à Philippe III, petit-fils de Charles-Quint et roi d'Espagne, des torts de Philippe III, coureur d'aventures nocturnes, et chevalier félon.*

—*Nulle réplique ne suivit cette véhémence provocation. Don Ruiz distingua seulement le son de la même épée qu'on repoussa au fond du fourreau, puis un bruit de pas précipités sous la voûte sonore. Un instant après le silence était rétabli.*

—*Eh quoi, dit enfin Fernande qui parvint à grand-peine à s'arracher de son accablement, vous étiez si près de moi ?*

—*Oui... j'étais resté là... Pourquoi ? je l'ignore... le hasard... Dieu, peut-être...*

—*Et vous avez deviné ?*

—*Que c'était Philippe III... Oui, car j'ai tout entendu, Fernande.*

—*Oh ! je suis perdue !*

—*La calomnie vous avait marquée de son sceau fatal, Fernande... L'histoire de ce scandale nocturne était venu jusqu'à mon oreille, et je vous avais soupçonnée...*

—*Oh ! don Ruiz !*

[A CONTINUER.]

## COURS DE VILLEGIATURE.

Au commencement d'octobre la saison étant déjà un peu avancée, on ne peut plus guère semer, avec quelque chance de succès, que le céleri chez soi et la discorde dans le ménage de son voisin.

Aussitôt que c'est fait, on recouvre, avec des paillassons, et l'on prie le bon Dieu pour que la gelée tarde et que la dégelée ne se fasse pas trop attendre.

**ARBRES FRUITIERS.**—En octobre, les arbres fruitiers ne méritent plus guère que le mépris.

Allégés de leurs fruits, ils ont un air excessivement bête qui rappelle celui d'une obligation échue et non payée.

C'est vers le commencement d'octobre que les araignées deviennent d'une familiarité extraordinaire.

Sentant approcher leur morte saison, ils apportent dans l'exercice de leurs fonctions un acharnement qui ne peut être mieux comparé qu'à celui des journaux rouges apprenant qu'il n'y a plus d'argent dans le coffre.

Furieux d'entrevoir le moment où ils vont disparaître, ils se ruent sur les crânes des villégiateurs pendant leur sommeil et y font des morsures si venimeuses que l'on a vu la tête de certains d'entre eux ressembler à s'y méprendre à des plans en relief des sinuosités du globe.

Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir indiqué à nos lecteurs le danger des piqûres d'araignées que nous n'avons à leur fournir aucun moyen d'y échapper.

De tous les procédés inaugurés jusqu'à présent pour les combattre, le plus efficace est encore la boxe anglaise.

Que l'on juge des autres.

Par exemples, s'il n'y a pas de moyen pour prévenir les araignées, les villégiateurs trouveront une compensation à leurs maux en apprenant qu'il y en a beaucoup pour guérir les morsures et arrêter les progrès du mal.

Seulement, ils ne valent rien.

Cependant, quand l'on a été piqué, on peut, pour l'acquies de sa conscience, passer sa langue, toutes les trente secondes, sur la partie malade.

Si la partie malade se trouve entre les deux épaules, c'est bon tout de même.

Outre ce remède, d'une énergie féroce, il y a encore les suivants, auxquels on peut en ajouter beaucoup d'autres, si on a de l'imagination :

Frotter la piqûre avec de l'acide phénique.

On peut employer l'acide phénique pur ou étendu d'eau, ou même le remplacer par de l'eau sucrée, ou même encore par de l'anisette.

L'effet est identique dans tous les cas.

L'anisette pourtant est meilleure.

Voici la manière de l'employer :

On frotte tout doucement la partie enflée sur le flacon et l'on boit avec précaution et à petits coups.

Si l'on a été piqué sur la main, il faut prendre tous les matins, à jeun... son mal en patience.

Si c'est sur le bout du nez, on s'appliquera, deux heures après chaque repas... à n'avoir pas l'air trop vexé

Rien n'ajoute à l'horreur d'un nez enflé comme un air vexé.

Enfin, si la morsure a été faite au coin d'un œil et que l'enflure vous ait rendu ignoble du côté droit, de cinq en cinq minutes, pour dominer la souffrance, on se posera... de façon à n'être vu que du côté gauche par les gens à qui l'on aura à parler.

A part ces conseils, nous ne voyons vraiment rien de plus à faire contre les piqûres d'araignées, si ce n'est de regretter que l'on ne puisse pas, pendant cette saison bénie, emprunter la figure de son photographe.



## LE CHIEN.

## LÉGENDE RUSSE.

Au temps où j'habitais la sainte Moscou, maison Pouchkina, au coin du pont de pierre et de la Pretchistinkaia (littéralement la rue admirablement propre), je vivais assez solitairement en compagnie d'un grand chien noir au poil frisé et brillant qui faisait l'admiration de tout le quartier et l'envie de tous les chasseurs.

Ce double sentiment m'inspirait plus de crainte que d'orgueil ; aussi toutes les fois que je sortais, j'avais grand soin d'enfermer Soliman.

Malheureusement, ma porte avait une serrure, mais ma serrure pas de clé, et chaque soir, régulièrement, en rentrant du théâtre, s'il avait neigé, je trouvais mon chien tout humide.

Cette hygrométrie spéciale de ses poils me causait des soupçons que je voulus éclaircir, et un jour je revins à mon hôtel deux heures plus tôt que d'habitude.

A la porte, couchés sur la neige, mon dvornik et Soliman dormaient comme deux frères, dans les bras l'un de l'autre.

Ils s'éveillèrent en sursaut, l'un avec joie, l'autre avec crainte.

Je montai sans rien dire, le chien me suivit, l'homme ferma la porte et reprit silencieusement son poste.

Mon dvornik se nommait Ivan, nom devenu commun à force d'être propre à tous les portiers.

*C'était un colosse de six pieds, fort comme un Turc, ivrogne et paresseux* comme un moujik, chantant lamentablement du nez et porteur de la plus magnifique barbe rousse taillée en éventail que j'aie vue de ma vie. Du reste, orthodoxe comme le saint synode, faisant trois signes de croix devant chaque église et chaque palais impérial, et regardant tous les étrangers, allemands et polonais en tête, comme de damnés hérétiques destinés à brûler éternellement dans les flammes de l'enfer, sans que la miséricorde divine daignât leur octroyer un seul petit verre d'eau-de-vie de grains pour se rafraîchir le gosier.

Sa famille n'était pas nombreuse.

Il avait eu évidemment un père et une mère, puisqu'il était né, c'était tout ce qu'il en savait.

Lui-même avait été ou était encore, sans qu'il le sût au juste, père de cinq ou six enfants, dont il avait, dès le lendemain de leur naissance, fait un généreux abandon à l'hospice des Enfants-Trouvés, sans rien retenir pour lui de cette incommode postérité.

Quant à sa femme, il en possédait une pour lui raccommo-der son touloup, lui préparer son gruau, ou le ramasser quand il était trop ivre ; il lui parlait peu, ne la battait pas trop, et la gardait parce qu'elle lui était nécessaire et que l'administration veut que

l'on soit marié ; par goût, il eût fort préféré mon chien.

Ses fonctions près de moi consistaient à monter chaque matin deux charges de bois de sapin, à en bourrer mon pêle et à l'allumer.

Ivan se piquait rarement d'exactitude, surtout quand il avait monté sa garde de nuit. Je fus donc très étonné le lendemain de le voir entrer de meilleure heure que de coutume, essayant de marcher doucement pour ne pas m'éveiller, et soigneux de ne pas heurter mes meubles.

J'avais oublié l'aventure de la veille ; ce luxe de précautions me la rappela.

— Ivan, lui dis-je, pourquoi hier as-tu fait sortir mon chien ?

*Les épaules du dvornik firent le même mouvement que si elles avaient voulu éviter un coup de fouet.*

— Maître, me répondit-il en se retournant, c'est Soliman qui l'a voulu.

— Mon chien ?

— Oui, maître ; quand Votre Excellence a été sortie, il s'est mis à pleurer pour venir garder la porte, et alors je lui ai ouvert, parce que c'est son devoir.

— Où as-tu vu cela, imbécile ?

— Votre Excellence me pardonnera ; c'est dans les Ecritures.

— Tu as trop bu.

— Pas encore, Votre Excellence, fit-il avec un air de regret.

— Eh bien ! écoute, si tu me prouves que c'est dans l'Ecriture, je te donne 20 kopecks pour t'enivrer à ma santé.

— Maître, pourquoi votre chien a-t-il un touloup comme les dvorniks, si ce n'est pour être dvornik ?

— Soliman n'a pas plus de touloup que les chats, les lièvres et les renards ; il a du poil, voilà tout.

Ivan branla la tête.

— Regardez si sa peau tient à sa chair.

— La peau des chiens n'est pas adhérente, je le sais bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Que ce n'est pas une peau, Votre Excellence, mais un touloup.

— Alors les chiens n'ont pas toujours eu du poil ?

— Pas toujours, répondit-il mystérieusement ; c'est dans l'écriture.

Je flairai une légende et je haussai mon prix.

— Voyons, Ivan, ce que dit l'Ecriture, et tu auras 50 kopecks.

— Petit père, donnez-moi un rouble, répondit le coquin, et je vous le conterai, quoique ce ne soit pas permis.

Je réfléchis un moment ; pour un rouble, je pouvais enrichir l'histoire naturelle d'une découverte.

Je pensai au naufrage de Lapeyrouse, à l'assassinat de Mungot-Park, aux aventures de tous les Robinsons, et je me dis : Après tout, j'aime mieux donner pour la gloire 100 kopecks que ma vie.

—Ivan, voici un rouble argent, entends-tu, le voici, choisis : ou de la pièce ou de vingt-cinq coups de verges que tu as bien mérités hier.

Le choix fut bientôt fait.

*Ivan, une bûche à la main, devant le poêle, me conta ce qui suit, sans se moucher ni cracher, préliminaires que j'ai l'habitude d'interdire à tout moujik dans mon appartement.*

—Au commencement du monde, Dieu créa la terre, et, au milieu de la Russie, il fit un jardin grand comme cent fois celui du Kremlin avec un grand poêle par-dessous pour empêcher les arbres de geler, et un grand vitrage dessus pour laisser passer le soleil et arrêter la neige. Puis il fit tout autour une clôture de mille verstes en forme de grillage avec des troncs de sapins pour empêcher le diable d'y entrer. Ensuite, il créa Adam et Eve, et il les mit dans le jardin, en leur donnant la permission de manger autant de pommes, de noisettes, de concombres et de klouevak qu'ils en voudraient, à condition de ne pas toucher aux pommes d'un arbre de sa réserve. En même temps, il leur recommanda de bien veiller à ce que Satan ne pénétrât pas dans l'enclos.

» Adam fut content du marché, seulement il représenta à son maître que, s'il devait veiller le jour et la nuit, il y avait trop de travail pour un seul. Le Seigneur prit alors une noisette, la pétrit et en fit un chien gros comme un veau, avec un nez si fin qu'il sentait tout sur la terre à plus de 200 verstes au-delà de la clôture, et une voix si forte qu'on l'entendait du ciel.

» —Tiens, dit-il à Adam, voilà l'aide que je te donne pour te remplacer la nuit.

» —Toi, ajouta-t-il en parlant à Michka, voici ta consigne ; le jour, tu dormiras tant que tu voudras, mais la nuit quand tu sentiras une odeur de soufre, surveillance de ce côté, et lorsque tu verras le diable poser le bout de sa griffe sur ma grille, tu n'as qu'à appeler une fois, et Gabriel Bogdanovich viendra. Comprends-tu ?

» —Je comprends, répondit Michka.

» —Bien ! dit alors le maître, je suis content de toi, et pour te récompenser, je te donne la treizième classe, un rang au dessus des animaux, avec la noblesse personnelle et *une peau sans plumes, ni poils, ni écailles* afin que tu sois plus ressemblant à l'homme.

» —Michka, vous pensez bien, Votre Excellence, fut fier de tous ces privilèges. Il promit de bien faire son service, et le même soir il commença ses rondes.

» Sur le minuit, le diable qui ne le savait pas là et qui sentait la chair fraîche dans l'enclos, sortit tout doucement d'un gros bois de sapins et vint droit à la clôture ; Michka, caché derrière un genévrier, disait en lui-même : Bon, tu vas avoir ton compte.

» Le diable ne soupçonnait rien, et le voilà qui met la main à la clôture, et aussitôt le chien d'aboyer et le diable de se sauver. Mais Gabriel qui n'aimait pas à se déranger pour rien, courut après lui, et

allez, allez, le diable de hurler, l'ange de taper, Michka de rire.

» —Comment trouves-tu que je tape ? dit Gabriel en revenant.

o —A démolir une montagne, répondit le gardien.

o — N'ait pas peur, s'il y revient, il en verra bien d'autres.

» —Il en verra bien d'autres, dit Michka, que ce spectacle amusait.

» Plus de quinze jours se passèrent avant que le Cornu revint à la barrière ; cette fois il apportait des perdrix rôties et des plus grasses.

» —Tiens, Michka, j'ai pensé à toi, je t'apporte du gibier, en veux-tu ?

» —Lance par-dessus la grille, sans trop t'approcher.

» *Satan lança une perdrix, puis deux, puis trois, et à chacune il avançait d'un pas, sans faire semblant de rien. A la quatrième, le bout de son doigt toucha la barrière ; mal lui en prit. Michka, qui venait d'avaler la troisième, donna un coup de voix ; Gabriel fendit l'air comme un rayon de feu, et le pauvre diable retourna aux enfers tellement labouré par le knout archangélique que, pendant deux mois, il ne put plus mouvoir les jambes.*

» —Si tu n'avais pas aboyé, dit Gabriel au gardien, c'est toi que j'aurais knouté.

» —C'est bon, Votre Excellence, j'aime mieux que ce soit l'autre.

» Et quand le diable reparut, le dvornik du Paradis terrestre ne voulut même plus goûter à ses perdrix.

» Mais Satan est un rusé compère ; chaque soir il venait à la grille sans y toucher, il faisait des compliments au chien *et lui contait des histoires. Michka, à force de le voir, le prit presque en amitié ; la nuit il s'ennuyait tout seul et le diable l'amusait par ses bavardages. Plus de six mois se passèrent de la sorte.*

» —Parle tant que tu voudras, seulement si tu touches à la grille, gare tes reins !

» —Oh ! disait le diable, tu m'en as assez fait donner pour que je m'en souviennne ; je ne viens plus ici que pour babiller.

» —Bon, causons, mais à bas les pattes.

» L'hiver arriva, c'était le premier que Michka passait sur la terre, et bien que dans l'enclos, comme il se tenait sur le bord, il sentait le froid du vent et de la neige.

« Un soir qu'il avait fait sur la terre une bonne gelée russe, le pauvre chien trottait le long de la barrière sans pouvoir se dégoûdir. *Le diable, enveloppé d'un bon touloup, la tête dans un bonnet fourré* et les pieds chaussés de grandes bottes de feutre, le regardait avec pitié.

« —Pourquoi tes maîtres ne te donnent-ils pas un manteau ? demanda-t-il au chien. Avec ta peau nue, tu me donnes le frisson.

« —Ma peau est un privilège, répondit Michka, dont les dents claquaient, mais il n'est pas chaud.

« —Veux-tu un manteau comme le mien ?

« —Je ne refuse pas.

« —J'en ai un juste de ta taille ; je vais te le chercher.

« Et, sans attendre une réponse, il partit en courant.

—Pourvu que je puisse aboyer, qu'est-ce que cela peut faire à mes maîtres ? pensa le chien. D'ailleurs, je le quitterai le jour quand il fera chaud.

—Tiens, voici, dit Satan, qui revenait tout essoufflé, et, pour te prouver que ce n'est pas un piège, je vais m'éloigner de cent pas pendant que tu l'essaieras ; attrape !

*Et il le lança pardessus la barrière.*

— Michka prit le touloup, le toufna, le retourna, le flaira sans y rien trouver à redire. C'était une peau fine et souple comme un roukavista, avec une fourrure noire et frisée comme celle de Soliman. Le diable était à cent pas. Michka ganta la peau : elle lui allait comme s'il fût né dedans et ne lui gênait ni le nez ni la bouche.

—Eh bien ! dit Satan, tu vois que je ne suis pas si méchant que le dit Gabriel.

—C'est possible, mais n'approche pas tant de la barrière, je t'en prie, ton cadeau ne m'empêcherait pas d'aboyer.

—Parbleu ! je n'ai pas eu l'intention de te museler ; je rentre chez moi, et quand je serai parti tu pourras faire tout le vacarme qu'il te plaira.

—Tu pars déjà ?

—Oui, j'ai mal aux dents, et je retourne à la maison. Bonsoir.

—Bonne nuit.

—Quel original, se disait Michka en le sentant s'éloigner. Je l'ai fait éreinter deux ou trois fois, et il m'apporte un manteau léger, sur ma parole, bien chaud, bien coupé. Comme je suis à mon aise là-dedans.

—En ce moment, il passait près d'un épais gazon, il s'y étendit paresseusement.

—On n'a plus besoin de courir pour se réchauffer. Comme je dormirai bien là, avec mes oreilles sur mes yeux ! On ne sent rien. Il est à plus de 200 verstes, puis il a mal aux dents. D'ailleurs, il me connaît, je l'ai fait éreinter deux fois déjà. Si je dormais, l'odeur m'éveillerait bien..., en rond..., comme ça..... Il n'y a qu'une chose qui manque, le nez est trop découvert.... mais tiens, je puis bien le couvrir avec ma patte, comme cela.

—Voyez-vous, Votre Excellence, quand on se couche et qu'on a chaud, c'est bientôt fait. *Le diable le savait bien, le maudit ! quand il revint deux heures après avec des patins de neige pour ne pas faire de bruit* et en se tenant sous le vent, Michka dormait, quoiqu'il fût en faute comme moi hier au soir. Il rêvait qu'il venait de recevoir un

autre rang avec la noblesse héréditaire, le titre de conseiller d'État actuel, et qu'on lui donnait une pelisse de martre comme celle de Savélieff, le marchand de première guide. — Ah ! bien oui ! le diable était déjà assis sur le pommier après avoir arraché deux poteaux.

—Le soleil était levé depuis longtemps. Michka dormait encore. Tout à coup il entendit une voix terrible, comme celle de la grosse cloche d'Ivan Véliki, avant que les Polonais l'eussent fait tomber du clocher. C'était Gabriel Bogdanovitch qui l'appelait. Michka, éveillé en sursaut, essaya d'arracher son touloup. Mais le touloup s'était cousu de lui-même autour de son corps ; le jardin était ravagé comme si la tempête y eût passé. — Les animaux s'enfuyaient de tous côtés. Michka voulut fuir aussi ; mais, avant qu'il eût quitté sa place, *le knout terrible l'enveloppa. L'archange tenait parole.*

—Maudit, dit-il enfin, sors d'ici, tu es condamné à la Sibérie ; tu n'as pas voulu surveiller dans le Paradis ; tu seras dvornik sur la terre ; les enfants d'Adam seront tes maîtres jusqu'à la fin des temps, et, en signe de servitude, tu porteras toujours le touloup que t'a donné Satan.

—Depuis ce temps, maître, les chiens ont un touloup velu sur le corps comme nous, et comme nous ils sont obligés de veiller la nuit. S'ils pouvaient entrer dans les églises pour obtenir leur pardon, ils recouvreraient la parole, mais cela n'arrivera pas, parce que les hommes, pour l'empêcher, ont mis des suisses afin de les chasser toutes les fois qu'ils se présentent.

—Je savais tout cela depuis longtemps, dit Ivan en finissant, et voilà pourquoi j'ai fait sortir Soliman hier pour garder la porte avec moi. Soliman et moi, nous sommes frères.

—Tiens, Ivan, voici ton rouble, tu l'as bien gagné ; mais dis-moi, crois-tu réellement que toute cette histoire soit dans les écritures ?

—Elle y est. Votre Excellence.

—Et crois-tu que toi, Ivan, tu ne vaux pas mieux que mon chien ?

Le dvornik réfléchit un moment :

—Soliman a un maître qui le nourrit, le fait travailler, ne le paie pas et le rosse quand il est en faute.

—Ivan a un maître qui le nourrit, le fait travailler, ne le paie pas et le rosse quand il est en faute.

—Soliman et moi, nous sommes donc deux frères.

—Oui, maître, en vérité, deux frères.



## LA TAUPE ET LA GRENOUILLE.

## LÉGENDE RUSSE.

Un soir, ou plutôt une nuit d'été, car dix heures avaient sonné à toutes les horloges de Pétersbourg, quoique le soleil brillât encore sur l'horizon, je me promenais seul et à pied au bout de l'île de Krestowsky, admirant dans sa magnifique splendeur le spectacle que, de cet endroit retiré, offre la Néva devenue presque une mer. Déjà j'avais dépassé les batteries élevées en 1854 pour défendre la capitale des tsars contre une attaque des escadres combinées de France et d'Angleterre, et je continuais à m'avancer en suivant les bords du fleuve frangés de fleurs et ombragés de bouleaux pleureurs, lorsque j'arrivai à une espèce d'anse intérieure formée par une eau si limpide que, quoique profonde, elle laissait voir distinctement les cailloux qui en constellaient le fond. Des poissons, gros et petits, sortis de dessous les racines qui, le jour, leur servent de retraite, erraient silencieusement dans ce réservoir, tantôt montant à sa surface, tantôt se laissant couler paresseusement sur le sable où ils demeuraient immobiles.

Pendant que je les suivais des yeux, un petit bruit strident comme celui d'une ligne qui fouette l'air, me fit tourner la tête, et, à trois pas de moi, à demi-caché derrière un tronc d'arbre, je vis un pêcheur qui, lui aussi, mais pour un autre motif, semblait plongé dans une silencieuse contemplation.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu, comme tous les paysans russes en été, d'une chemise rose passée pardessus son pantalon en coton bleu, et chaussé, en guise de souliers, d'une paire de *laptis*, sorte de brodequins tressés en écorce de tilleul. Sans rien dire il souleva sa casquette de drap gris.

Je répondis à son salut par une inclination de tête et nous demeurâmes immobiles.

Deux ou trois fois encore il lança sa ligne et toujours avec le même insuccès.

Aussitôt que l'appât touchait le mobile cristal, un gros poisson le happait vivement et l'enlevait avec une incroyable habileté.

Le paysan jurait entre ses dents et le crin siffait de nouveau.

J'allais m'éloigner au bout de quelques instants, quand mon compagnon de hasard poussa une exclamation de joie, et, presque au même moment, le beau poisson blanc vint tomber sur la mousse auprès de moi.

— Ah ! le polonais ! Ah ! le voleur ! s'écria le paysan, il m'avait déjà mangé trois amorces ; mais, grâce à Dieu ! je le mangerai à mon tour. Allons, mon garçon, ce n'est pas la peine de te tortiller comme si tu avais avalé ton kassch trop chaud. Pour aujourd'hui, c'est assez dansé la casatka comme cela ; tu es pris à présent, allons-nous-en.

— Tu as fini ta pêche ? dis-je au paysan.

— J'ai fini, mon petit père, répondit-il en ramassant ses engins ; allons ! où diable est ma boîte d'amorces ?

— Tiens ! la voici... au fond d'un trou de taupes.

— Merci, maître ; le diable confonde ces noires hérétiques !

— Le fait est qu'il ne manque pas de taupes, hérétiques ou non, par ici ; c'est le terrain frais qui les attire.

— Ah ! oui, le terrain ! ce sont les grenouilles qui les appellent.

Les grenouilles appellent les taupes ?

— Allons ! petit père, tu le sais mieux que moi, toi qui as appris à lire dans les livres ; mais tu fais semblant, comme ça, pour te moquer du pauvre ignorant Piotre Ivanovitch.

— Non, je t'assure que je ne te comprends pas.

— Tu ne me comprends pas ? voilà qui va bien ! reprit le paysan d'un air fin, je ne voudrais pas m'asseoir dans ton traîneau (me mêler de ce qui te regarde), tu es un employé du gouvernement qui me casserait les dents d'un coup de poing si je te manquais de respect et tu me prends pour un imbécile qui ne sait rien ; mais Grégoire Savélief, notre pope, m'a conté toute l'affaire un jour qu'il s'était grisé au cabaret avec moi. Tiens ! entends-tu les grenouilles comme elles chantent dans le fossé ? Adieu, je retourne au village.

— Moi aussi. Nous marcherons ensemble, si tu veux.

— Les routes sont à tout le monde, maître, et si je voulais t'en empêcher, tu donnerais dix kopeks au boutchick du pont qui tape si dur et alors... aïe, pauvre Piotre, tu sentirais tes côtes... n'est-ce pas vrai, maître ?

— Eh bien ! Piotre, au lieu de me plaindre à ton ami le boutchick, je te donnerai de quoi boire un verre de vodka au cabaret du pont, si tu me racontes comme il faut ce que t'a enseigné le pope.

— Ah ! maître, tu crois peut-être que je ne me souviens plus de rien et tu veux me mettre à l'épreuve ; mais je t'avertis, si tu veux tenir ta promesse, que tu paieras la sauce du poisson.

— Je la tiendrai, je t'assure.

— Jure-le par la vierge de Casan ?

— Par la vierge Sibirskaïa, et Ismaïlskaïa aussi.

— Non pas, maître, non pas, celles-là ne sont pas de ma paroisse.

— Alors, je te le promets par celle de Casan.

— Tout va bien ; mettons-nous en route, et si je me trompe d'une seule parole, fais-moi saigner le nez avec ton poing.

Nous nous mîmes en marche ; les grenouilles

coassaient plus fort, et à chaque pas nous trébuchions contre des taupinières.

Piotre Ivanovitch prit la parole.

« En ce temps-là, les hommes n'avaient pas encore été créés, mais les autres animaux existaient déjà, depuis les chevaux qui sont les plus gros, jusqu'aux mouches et à ceux qu'on voit à peine, une paire de chaque espèce qui devaient donner naissance à tous ceux que nous voyons aujourd'hui.

« Seulement, ils n'étaient pas sans défaut, parce que le bon Dieu, qui s'ennuyait d'en tant fabriquer tout seul, s'était fait aider par saint Jean-Baptiste, qui n'était pas aussi adroit, tant s'en faut.

« Par suite de cela, plusieurs se désignaient ; la grenouille surtout, qui a toujours été criarde de son naturel, et, il faut être juste pour les petits comme pour les grands, elle était bien dans son droit. Saint Jean avait oublié de lui mettre des yeux.

« *La pauvrete se lamentait pitoyablement au fond d'un trou sans eau* dans lequel elle avait sauté tête première, croyant plonger dans une mare. Je te demande si elle avait dû se faire du bien ? Tu penses bien que non, et moi aussi.

» Son pauvre Museau était tout enflé ; de plus, elle s'était blessée à la patte, et chaque saut qu'elle essayait pour sortir de ce mauvais pas, ne faisait qu'augmenter ses douleurs. Elle se heurtait de droite, elle se heurtait de gauche contre le talus, sans pouvoir trouver par où sortir. Si encore elle eût pu espérer que quelque autre animal vint lui porter secours ! Mais ils étaient tout à faire leur sieste, les paresseux, comme des moujiks après boire, bien à l'ombre, excepté les lézards qui dormaient au soleil, et les papillons qui se réjouissaient de voir leur ennemie dans la peine et n'avaient garde d'appeler à l'aide pour l'en tirer.

» Voilà qui va bien. Cependant, pas moyen d'attendre ; il était midi et les rayons du soleil qui tombaient d'aplomb dans le trou, la rôtissaient toute vive en lui piquant le corps comme un millier d'aiguilles. Si encore il y eût eu là quelque grosse feuille bien large pour qu'elle pût s'abriter comme font ses filles aujourd'hui, dans les joncs ou sous les crêpes d'eau. Mais rien que des pierres et du gravier ; d'ailleurs, la queue qu'elle traînait, et qui était quatre fois trop grosse pour elle, lui pesait tant qu'elle ne pouvait pas même la dresser pour s'en faire un éventail.

« La malheureuse aveugle qui n'avait pas même les yeux pour pleurer, sanglotait intérieurement et se préparait à mourir.

« Tout à coup elle s'arrêta et se mit à écouter.

« Près d'elle, ou plutôt au-dessous d'elle, elle avait senti la terre s'agiter et il lui semblait entendre des soupirs.

« — Qui est là ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

« — Une pauvre malheureuse bien à plaindre, répondit une voix souterraine.

« — *Qu'as-tu donc ? ma petite sœur, reprit la rainette qui, malgré ses douleurs, compatissait aux chagrins des autres.*

« — Ce que j'ai, hélas ! s'écria près d'elle un animal vêtu d'un surtout de velours noir, comme un jeune seigneur, et qui venait de jaillir d'une motte

de terre qu'il avait soulevée d'un coup de nez, j'ai... que j'ai des yeux qui font mon malheur.

« — Des yeux font ton malheur ! Tu plaisantes sans doute ?

« — J'ai bien l'air de rire, en effet ?

« — Des yeux, un malheur ! pas possible !

« — J'ignore si c'est possible ; mais je sais que c'est certain. A chaque coup de pelle que je donne pour creuser ma galerie, le sable entre dans ces yeux maudits que m'a mis saint Jean et me les fait cuire comme du poivre. Il pouvait bien les garder, je te demande quel besoin j'en ai pour fotir dans un souterrain où il fait aussi noir que dans un poêle d'isba. Oh ! que je suis donc malheureuse.

« — Si tu voulais me les troquer pour quelque chose à ta convenance, petite mère, dit la grenouille, à moi ils me seraient bien utiles au contraire.

« — Je te les laisserais bien pour rien, voisine, répondit la taupe ; si cependant tu as à me céder quelque chose en retour... un petit profit n'est pas à dédaigner dans notre état ; les fouisseurs de terre ne sont pas riches, tu sais ?

« — Ma foi, je ne le suis guère non plus, moi ; je n'ai que mes pattes qui me sont bien utiles. Si tu en veux une cependant.

« — Merci, tu es bien honnête ; j'en ai quatre qui me suffisent, et une cinquième me gênerait.

« — Une oreille ferait-elle ton affaire ?

« — Non certes, j'en ai déjà deux, une troisième ne serait qu'un trou de plus.

« — Il y a bien encore ma peau qui se détache facilement.

« — Oh ! quant à ta peau, encore moins ; d'abord, elle ne me serait pas assez large, et puis, gluante comme elle est, elle amasserait tant de poussière qu'elle me ferait ressembler à une pomme de terre roulée dans la farine, tandis qu'avec la mienne, tiens, touche moi un peu cela : c'est cosu, hein ! tout velours de soie sans un brin de coton,

« — *Oui ! petite mère, c'est une bonne pelisse que tu as là, soupira la grenouille en talant le vêtement de sa voisine ; tu es si bien montée que j'ai bien peur de n'avoir rien à t'offrir, car...*

« — Eh ! mais, dis donc, que portes-tu là ? interrompit la taupe qui tournait autour de la grenouille dans l'espoir de finir par faire un trou avantageux.

« — Où dis-tu ? demanda l'aveugle.

« — Là, par derrière, quelque chose qui pend ?

« — *Je crois que c'est une queue ; je n'ai pas osé te l'offrir, c'est si gênant.*

« — Génant ! bonté du ciel ! Tu n'y penses pas, chère âme ! elle m'a l'air de mesure, ce serait une excellente balayette pour nettoyer ma maison ; veux-tu changer ?

« — De bon cœur. Tu me céderais un œil pour ma queue ?

« — Y penses-tu ? J'ai plus de conscience que tu ne crois, je te les donnerai tous les deux. Moi, vois-tu, je suis ronde en affaires, et ta queue me tente.

« — Alors, tope là ! s'écria la grenouille enchantée, voici ma patte, seulement ne tape pas trop fort, j'y ai mal.

« — Marché conclu, s'écria la taupe en frappant trois coups pour ne pas laisser à l'aveugle le temps de se dédire. A présent, dévise ta queue.

—Et toi, tes yeux.

—C'est entendu ; seulement, laisse-m'en un pour que je voie comment me va ta queue ; je te le rendrai.

—En un tour de patte, l'aveugle devenue borgne eut solidement posé sa queue à sa nouvelle connaissance.

—Ah ! que c'est donc joli, ce petit balai ! s'écria la taupe en la faisant évoluer dans tous les sens ; tiens, prends ton second œil, il me tarde commencer mon balayage.

—Oh ! que c'est donc bon d'y voir ! fit la grenouille transportée de joie, seulement, tes yeux sont un peu ternes, je vais les laver, et, sautant légèrement hors du trou, elle alla se plonger dans un beau fossé plein d'eau, pendant que la taupe, rentrée sous terre, lui criait du fond de sa galerie :

—Petite mère ! viens donc voir comme ta queue ôte la poussière ? c'est un plaisir de s'en servir.

—Depuis ce jour, l'échange entre les deux animaux a toujours continué. Les petites grenouilles naissent avec une queue, les petites taupes avec des

yeux ; mais la nuit, le long des fossés, quand il n'y a pas de clair de lune, elles font leur troc au moment où St. Jean ne peut pas les voir, et cela pour ne pas l'offenser.

—Et combien le pope t'a-t-il fait payer cette histoire édifiante et instructive ? demandai-je à mon ami Piotre.

—Quinze kopeks, y compris la confession qu'il nous compte dix à nous autres moujiks.

—Alors, restent cinq kopeks pour l'histoire ; tiens ; en voici dix, et tu en auras autant pour chaque récit de ton pope.

—Ne lui dis pas, maître, fit Piotre en prenant la pièce d'argent, il me les ferait payer plus cher, tandis que s'il ne s'en doute pas, je pourrais, pour quelques kopeks, lui en tirer une demi-douzaine que je t'apporterai aussitôt pris, et frais comme ce poison. Dis-moi seulement où tu demeures ?

—A Vassili-Ostroff, quatrième ligne, maison Gabrielof.

—Voilà qui va bien, maître ; Dieu te conduise ! moi, je m'arrête ici, à cette isba.

## DU JEU.

(Suite et Fin.)

19. Le célèbre *Cardan*, l'un des hommes les plus universels de son siècle, déclare, dans sa vie écrite par lui-même, que la fureur du jeu lui coûta longtemps la perte de sa réputation, de sa fortune, et qu'elle retarda ses progrès dans les sciences.

20. *Retrou* ayant reçu deux ou trois cents louis, les sema dans un endroit rempli de sarmens, afin de ne pas tout perdre en un seul jour. Vaine précaution. La nuit suivante, il secoua jusqu'au dernier fagot.

21. Dans l'une de nos dernières guerres, un simple particulier vint à l'armée pour y prendre possession d'un emploi militaire assez distingué : tout était nouveau pour lui, le brillant habit qu'il portait, la haute noblesse qu'il fréquentait, et les jeux immodérés dont il ne fut d'abord que simple spectateur. Moins effrayé des risques, que séduit par l'espoir de s'enrichir promptement, il osa enfin tenter la fortune. Son bonheur fut tel, ou plutôt il eut le malheur de gagner des sommes si considérables, qu'il perdit la tête en voulant les compter sur sa table ; son train, ses manières, sa maison, tout fut à l'instant changé. Il voulut avoir à Paris un magnifique hôtel et les plus brillants équipages. Étonné de lui-même, il ne se croit plus un homme ordinaire. Il rassemble ses valets, et, d'un ton qui commençait à manifester sa folie : « Me connaissez-vous bien ? leur dit-il ; vous croyez peut-être ne servir qu'un bourgeois. Apprenez à me connaître, et sachez désormais qui vous servez. » A chaque apostrophe, non moins extravagante, il leur lançait des poignées d'or et d'argent. L'heure sonne ; il court au jeu, et ne revint de son ivresse, qu'après avoir perdu non-seulement

tous ses gains, mais encore la valeur de son emploi.

22. Le cardinal *de Retz* rapporte dans ses mémoires, qu'en 1650, le magistrat le plus vieux du parlement de Bordeaux, et qui passait pour en être le plus sage, ne rougissait pas de risquer tout son bien dans une soirée, et cela, ajoute-t-il, sans que sa réputation en souffrit : tant cette fureur était générale.

23. *Casimir II*, roi de Pologne, reçut un soufflet de la part d'un gentilhomme polonais, nommé *Konarski*, qui venait de perdre presque tout son bien en jouant contre ce prince. A peine le coup fut-il donné, qu'il s'aperçut de l'énormité de sa faute ; il prit la fuite ; mais les gardes du monarque l'eurent bientôt arrêté. *Casimir* l'attendait en silence au milieu de ses courtisans : « Mes amis, leur dit-il en le voyant reparaitre, cet homme est moins coupable que moi : j'ai compromis mon rang, je suis la cause de sa violence, et le premier mouvement ne dépend pas de nous. » Puis s'adressant au criminel : « Tu te repens, il suffit : reprends tes biens, et ne jouons plus. »

24. Il y a des joueurs qui montrent beaucoup de sang-froid, et qui, assez maîtres d'eux-mêmes pour réprimer les premiers mouvements, semblent sourire à chaque coup qu'ils perdent, et paroissent se ruiner sans murmurer et sans se plaindre. Mais s'ils étaient aussi sincères que *Montaigne*, tel que l'on admire, ferait pitié. « J'aimais autrefois les jeux de hasard, dit ce philosophe ; je m'en suis défait pour cela seulement, que malgré ma bonne mine dans la

« perte, je ne laissais pas d'en avoir au dedans de la piquûre. »

M. de M<sup>\*\*\*</sup>, qui se vantait d'être *beau-joueur*, faisant la partie du cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne, caressait son éminence, la consolait chaque fois qu'elle perdait, et la suppliait très-humblement de s'épargner la peine de lui pousser l'argent. Le cardinal prend son *tout* et le gagne : « Parbleu, monsieur l'abbé, s'écrie l'autre, changeant « de visage et de tsu, vous être trop heureux ! »

25. Le père *Lafiteau* rapporte que les sauvages de l'Amérique se préparent au jeu par des jeûnes austères. Non moins superstitieux, non moins méprisables que les sauvages, il en est parmi nous qui promettent à la Divinité de bonnes œuvres, en échange de leurs gains. On a vu une joueuse dont la maison était, pour ceux qui la fréquentaient, plus dangereuse que les gouffres de Carybde et de Seylla ne l'étaient autrefois aux navigateurs. Elle ramassait de petits enfans délaissés, les soutenait et les élevait, tant avec le produit des cartes, qu'à l'aide de ses gains : On vantait pourtant cette espèce de charité, qui ruinait les uns sous prétexte de secourir les autres, et elle a même encore aujourd'hui plus d'un imitateur.

26. Lorsque les Germains s'étaient ruinés au jeu, il se jouaient eux-mêmes : celui qui perdait se livrait à la merci de son adversaire.

27. On voit à Naples, et dans d'autres endroits de l'Italie, des bateliers qui jouent leur liberté pour un certain nombre d'années.

28. S. *Ambroise* nous apprend que les Huns, après avoir perdu leur armes, jouaient leur vie, et se donnaient quelquefois la mort malgré celui qui les avait gagnés.

29. On dit qu'un Vénitien joua sa femme ; un Chinois ses enfans ; et que les Indiens, après avoir mis au jeu les doigts de leurs mains, se les coupent eux-mêmes pour s'acquitter.

30. Le célèbre *du Guesclin* perdit dans sa prison tout ce qu'il possédait.

31. *Philibert de Châlon*, prince d'Orange, commandant au siège de Florence pour *Charles-Quint*, perdit l'argent qui lui avait été compté pour la paie des soldats, et fut contraint, après onze mois de travaux, de capituler avec ceux qu'il aurait pu forcer.

32. Un receveur ayant eu la curiosité de voir le jeu de la duchesse de M<sup>\*\*\*</sup>, mit, par contenance, quelques pièces sur le tapis : « On ne joue ici que de l'or, lui dit-on ; retirez votre argent. » Cet homme « fier et irascible, avait sur lui le montant de sa recette. Il le risque d'un seul coup, donne le *tout* trois fois de suite, gagne et sort.

« Malheureux ! lui dit son ami, si tu avais perdu ! » — Eh bien ! ne devons-nous pas traverser la rivière ? »

33. Un joueur, ne pouvant se corriger de la passion effrénée du jeu, malgré les pertes fréquentes qu'il y faisait, résolut de cesser de vivre, et se trouvant à la chasse, il poussa son cheval entre deux précipices. On lui crie de s'arrêter, qu'il va périr : « Il faut bien, répliqua-t-il, faire quelque chose pour ses enfans. » Quelle est donc cette funeste maladie, dont on ne peut empêcher les déplorables conséquences que par la mort volontaire du malade ?

34. Un homme opulent perdait cent mille écus,

et voulait quitter le jeu pour aller vendre sa terre, qui valait le double. « Pourquoi la vendre ? lui dit son adversaire : jouons le reste. » La fortune changea : le perdant ruina l'autre.

35. Pour simplifier les signes de la perte et du gain, pour n'être plus accablé sous le poids de l'or et de l'argent, nos joueurs portent la représentation de leurs fortunes dans des boîtes plus ou moins élégantes. Une femme tremblant sur le sort de son époux, qui sortait pour faire une partie de jeu, lui fit présent de l'une de ces fatales boîtes. Ce petit chef-d'œuvre de la tendresse conjugale et maternelle, représentait une épouse suppliante, et des enfans éplorés, qui semblaient dire à leur père « Hélas ! songez à nous. »

36. Une épouse délaissée, malgré ses prières et ses larmes, tremble que l'aurore, au retour de son époux, n'éclaire la ruine totale de ses enfans, nés et nourris dans l'abondance. Une de ces infortunées, vint la mort dans les yeux, chercher son mari qui jouait depuis deux jours. « Laissez-moi, s'écria-t-il, « encore un moment, encore un instant, je vous re- « verrai peut-être... après demain. » Le malheureux arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée, tenant à la manille le dernier de ses fils : « Levez-vous, madame, lui dit son barbare « époux ; levez-vous : le lit où vous êtes ne vous appartient plus. »

37. Celui qui succombe au jeu a beau chercher sur le front de son adversaire le moindre signe de compassion ou de générosité, il n'y lit que ces mots : Point de grâce, point de délai ; il faut payer. « Eh ! « le puis-je ? s'écriait un Italien ; tue-moi, barbare, « je n'ai que ma vie ; je te la donne. — Paie d'abord, « répond l'autre, je te tuerai ensuite. »

Le fils d'un homme riche se désespérait dans une circonstance semblable. Il demanda une table ; il écrivit vingt lettres, et les déchira toutes. « Feu « M. votre père, lui dit un ancien domestique qui « l'avait élevé, n'écrivait sur cette table que pour « donner quittance. » On négocia. « Rien ne presse, « dit l'adversaire de ce jeune homme, pourvu que je « sois payé demain avant-midi. »

38. Deux joueurs manifestaient leur rage, l'un par un morne silence, l'autre par des imprécations redoublées. Celui-ci, choqué du sang-froid de son voisin, lui rebroche d'endurer, sans se plaindre, des revers coup sur coup multipliés : « Tiens ! répond l'autre, « regarde ..... » Il s'était déchiré la poitrine, et lui en montrait des lambeaux sanglans. Écriions-nous avec *Justinien* : « Peut-on donner le nom de jeu à ce qui cause tant d'horreurs ? »

39. « *Henri II* dit *Brantôme*, jouait à la paume. et s'y affectionnait fort, non pour l'avarice ; car, ce qu'il gagnait, il le donnait à ses associés : s'il perdait, autant de perdu pour lui ; il payait pour tous ; aussi les parties de ce temps-là n'étaient-elles que de deux, trois ou quatre cents écus au plus ; non, comme à présent, de quatre mille, six mille et deux fois plus ; mais le paiement ne s'en fait aussi beau comme alors, et il faut aujourd'hui faire bonne composition. »

40. En se rappelant les vertus sublimes de *Henri IV*, on ne peut se dissimuler qu'il les a ternies par un amour excessif du jeu. « Il n'était pas « beau joueur, dit *Périsæe* ; mais âpre au gain, ti-

« mède dans les grands coups, et de mauvaise humeur dans la perte. » Quantité de familles illustres se ruinèrent à sa cour, en partageant avec lui cette passion funeste. Le duc de Biron y perdit, en une seule année, plus de cinq cent mille écus. « Mon fils « Constant, dit d'Aubigné, y perdit vingt fois plus « qu'il n'avait vaillant, de sorte que, se trouvant « sans ressource, il abjura sa religion. »

41. Sous le règne de ce prince, on ne croyait pas que la passion du jeu fût susceptible de nouveaux accroissements. « En 1668 dit Bassompierre, on « jouait à Fontainebleau le jeu plus terrible dont « jamais on eût entendu parler : il ne se passait pas « de journée sans qu'il y eût au moins vingt mille « pistoles de perte ou de gain. Il y avait des signes « de diverses valeurs : quelques-uns étaient de cinq « cents pistoles ; de sorte qu'à l'aide de ces marques, « on pouvait tenir dans sa main des sommes exorbitantes. » Ce jeu, qui n'avait lieu qu'à la cour et chez les grands, ajoute M. Dusaulx, on le joue maintenant dans toute la France et chez les étrangers. Nous avons aussi les signes de convention, à l'aide desquels nous jouons secrètement nos contrats, nos maisons, nos terres. En Russie, on joue ses esclaves : il n'est pas rare, soit à Pétersbourg, soit à Moscou, de voir de pauvres familles appartenir successivement à dix maîtres en un seul jour. On cherchait autrefois l'occasion de jouer : à présent on annonce les parties ; on fait courir les billets circulaires. Les joueurs de tout pays se connaissent, correspondent ensemble. C'est principalement aux eaux que se tiennent les diètes, que se forment les confédérations. Depuis quelque temps, continue-t-il, on ne veut plus jouer que de l'or, même chez des bourgeois. L'argent s'avilit : pour en purger le tapis, pour forcer les acteurs à développer leurs rouleaux, les banquiers ont soin de ramasser les écus, de les mettre de côté à mesure qu'ils les gagnent. On vient, dit-il encore, de supprimer un tripot dont la maîtresse, tous frais faits, recueillait cinq à six cents livres par séance : chaque fois qu'on jouait chez elle, on usait pour dix louis de cartes.

A ce tripot subalterne en a succédé un autre, qu'il est plus difficile de supprimer. Je ne me rappelle pas, dit toujours M. Dusaulx, quelles sont les conditions du bail ; mais je sais qu'un grand hôtel est défrayé ; que l'entrepreneur compte tant par mois pour la table, tant pour le secrétaire, etc., etc.

42. Un capitaine français, nommé la Roue, joueur intrépide, proposa de jouer vingt mille écus contre l'une des galères du célèbre André Doria : celui-ci retira sa parole, quoiqu'il l'eût formellement donnée : « Je ne veux pas, disait-il, que ce jeune « aventurier, qui n'a de quoi perdre, me gagne ma « galère, pour s'en aller triompher en France de « ma fortune et de mon honneur. »

43. Un père exigea que la communauté entre sa fille et son gendre fût rompue, le lendemain d'une séance où celui-ci avait gagné cent mille écus. On le suppliait de différer : « Non, non, dit-il ; je ne « veux pas que mon sang profite un seul instant de « l'injustice, ni que ma fille meure sur un fumier. » Il fit dater la séparation de la veille, et l'évènement ne tarda point à prouver la sagesse de sa prévoyance. Son gendre fut ruiné et obligé de mendier bassement des secours à sa femme.

44. Un riche habitant de la ville de Riom, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable : « Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur « m'est plus cher que l'argent. Cependant expliquons-nous : vous aimez le jeu, mon fils, et moi, « les pauvres. J'ai moins donné, depuis que je « songe à vous pourvoir ; je n'y songe plus : un « joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il « vous plaira, mais à cette condition : je déclare « qu'à chaque perte nouvelle, les infortunés recevront « de ma part autant d'argent que j'en aurai compté « pour acquitter de semblables dettes. Commençons « dès aujourd'hui. » La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital, et le jeune homme ne s'avisait pas de récidiver.

Y.

## LA GASTRONOMIE.

P O E M E .

### CHANT QUATRIEME.

#### LE DESSERT.

Le mortel fortuné nourri dans les grandeurs,  
Que le ciel a comblé de constantes faveurs,  
Que jamais le besoin et la faim importune  
Ne sont venu chercher au sein de la fortune ;  
Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,  
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir ;  
Le dessert est servi : quel brillant étalage !  
On a senti de loin cet énorme fromage,  
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps...  
Mais s'il faut sur ce point s'adresser aux amants,  
Les parfums de Paphos, dont l'amour fait usage,

Ne peuvent s'allier à ceux de Sassenage.  
Au secours du dessert appelez tous les arts,  
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards ;  
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,  
Des sucres arrangés en galants édifices ;  
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,  
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits ;  
Les amours de Sapho, d'Abeillard, de Tibule,  
Les noces de Gamache et les travaux d'Hercule ;  
Et mille objets divers, que savent imiter  
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.  
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,

Pour le charme des yeux seulement préparées ;  
Ou du moins accordez ; pour jouir plus long-temps,  
Quelques jours d'existence à ces doux monuments :  
Assez d'autres objets dignes de votre hommage,  
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.

Ah ! plutôt attaquez et savourez ces fruits.  
Qu'un art officieux en compote a réduits.  
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore ;  
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore ;  
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin,  
Fassent de vos desserts un aimable jardin ;  
Et que l'observateur de la belle nature,  
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.

Vous avez satisfait à vos nombreux désirs ;  
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.  
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,  
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde ;  
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,  
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.  
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !  
Quel luxe séducteur ! quelle aimable richesse !  
Vos convives déjà, dans un juste embarras,  
Vous adressent leurs vœux, et vous tendent les bras.  
Venez à leur secours ; offrez-leur à la ronde  
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,

Donnez-vous en buvant, les airs d'un connaisseur ;  
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur  
S'il avait visité quelques plages lointaines,  
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,  
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu ;  
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

Buvez, il en est temps, mais à dose légère,  
Et ne remplissez pas constamment votre verre.  
Mettez un intervalle égal et mesuré  
Entre tous vos plaisirs ; arrivez par degré  
A l'état d'abandon, de joie et de délire,  
A l'oubli de tous maux, que le vin doit produire.

D'un dessert prolongé savourez le plaisir.  
Qu'à toute sa gaieté votre esprit s'abandonne,  
S'achez rire de tout sans offenser personne.  
N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,  
Sur les grands intérêts de la société ;  
Faire au moment de boire un cours de politique ;  
Lier les droits du peuple à la métaphysique ;  
Des rois de l'univers scruter les cabinets,  
Qui ne vous ont jamais confié leur secrets.

Abstenez-vous surtout de remettre en mémoire  
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire :  
Déplorable sujet d'un fatal entretien,  
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.  
C'est assez que Clio noircisse ses chroniques  
Du récit douloureux des misères publiques.  
De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté :  
L'ambition détruit l'appétit, la santé.  
Assez d'infortunés, dans le siècle où nous sommes,  
Ont recherché le soin de commander aux hommes.  
Leurs désastres récents nous peuvent témoigner  
Quels maux sont attachés à l'honneur de régner.  
Jamais d'un doux festin ils n'ont connu les charmes,  
Leur pain fut bien souvent humecté de leurs larmes,  
Et par mille remords leur vin empoisonné.

Buvez donc en repos, bien ou mal gouverné.  
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,  
Un tyran ramenait la terreur, l'esclavage,  
Appelez à demain des malheurs d'aujourd'hui :  
Buvez, et vous serez moins esclaves que lui.

De proposer des *toasts* suivez l'usage antique ;  
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique :  
« Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,  
« Vivre dans les liens de la fraternité !  
« Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,  
« Les principes bientôt répandre leur lumière !... »

On a vu trop souvent profaner les banquets  
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.  
Écoutez les *toasts* que j'ose vous prescrire ;  
En buvant à la ronde il est plus doux de dire :  
« Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor  
« A ce même couvert nous réunir encor !  
« Que le ciel garantisse et préserve d'orage  
« Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage !  
« Garde le clos Vougeot, celui de Chambertin,  
« Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin !...  
« Puissions-nous, affranchis des fureurs politiques,  
« N'être plus séparés de nos dieux domestiques !... »

Que si vous conservez quelques désirs vengeurs  
Contre vos ennemis et vos persécuteurs,  
Ne faites pas comme eux, vous seriez sans excuse.  
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse  
Un heureux appétit, qu'un funeste dégoût  
Les accable sans cesse et les suive partout ;  
Qu'ils ne soient abreuvés que des vins de Surène,  
Ou de ceux que produit leur aride domaine ;  
Que seuls, à leur couvert dégoûtant et hideux,  
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux ;  
Ou que, toujours trompés dans leur tristes orgies  
Leur table soit livrée au souffle des harpies ;

Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,  
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.  
« Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières ?  
— « Je pense en vérité que nous n'y voyons guères.  
« Je préfère le temps où l'on ne voyait rien.....

— « Convenez cependant que nous dansons fort bien,  
« Et que vos jeunes gens ne touchent pas la terre.  
« Nous avons cultivé d'une étrange manière  
« La science publique et la danse à la fois ;  
« Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.  
— « Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?  
« Que de biens sont promis à la race future !  
« Une femme nous dit et nous prouve en effet  
« Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait ;  
« Qu'il devra cet état à la mélancolie.

« On sait que la tristesse annonce le génie...  
— « Nous avons déjà fait des progrès étonnants.  
« Que de tristes écrits ! que de tristes romans !  
« Des plus noirs horreurs nous sommes idolâtres,  
« Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

— « Mes amis, mon système est, lorsque j'ai diné,  
« De trouver tout parfait et tout bien ordonné.  
« L'état où nous vivons n'a rien qui me chagrine :  
« Un décret ne vient point requérir ma farine ;  
« Le pays ne craint plus ce fléau destructeur,  
« Qui menaçait son peuple au jour de la terreur.  
« Ah ! puissions-nous toujours éviter la famine !  
« Que m'importe le reste, il suffit que je dine... »

Le dieu que vous servez est l'ami des chansons :  
Mêlez donc la musique à vos libations ;  
Vous n'avez pas besoin d'être un grand coryphée ;  
Bacchus ne prétend pas à la gloire d'Orphée :  
Chantez ; nous savons bien que vous n'avez jamais  
Essayé d'égaliser les chœurs des forêts.  
Vous n'imiterez point les cadences parfaites  
De nos grands amateurs aux voix de serinettes.

A table leur talent eut toujours peu d'attraits.  
 Vos plaisirs, chantés faux, n'en seront pas moins

Qu'entends-je ? quels accents dans les airs reten-  
 [vrais.  
 tissent ?

Votre voûte s'ébranle, et vos vitres frémissent.....  
 Je reconnais les chants inspirés par le vin.  
 On répète à grands oris votre aimable refrain :  
 On y parle toujours et d'aimer et de boire ;  
 Mais Cupidon, jaloux, renonce à la victoire ;  
 Et tandis que Bacchus vous verse ses bienfaits,  
 Vos tristes *Lalagés* peuvent dormir en paix.....  
 Que vois-je, mes amis, quel nuage vous trouble ?...  
 Ou vous n'y voyez pas, ou vous y voyez double...  
 Quels étranges discours ! quel langage confus !  
 Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.  
 Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,  
 Je cherche et ne sais pas ce que je veux vous dire.

C'est assez, la raison m'ordonne de finir....  
 Pour la reperdre encor, il faut y revenir.  
 Trop heureux qui pourrait déraisonner sans cesse !  
 Nous sommes condamnés souvent à la sagesse.  
 Le café vous présente une heureuse liqueur,  
 Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur :  
 Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,  
 Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable ;  
 Bientôt, mieux disposé par ses puissants effets,

Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquets ;  
 Elle est du dieu des vers honoré et chérie.  
 On dit que du poète elle sert le génie ;  
 Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,  
 A dû de meilleurs vers au parfum du café :  
 Il peut du philosophe égayer les systèmes,  
 Rendre aimables, badins, les géomètres mêmes :  
 Par lui l'homme d'état, dispos après dîner,  
 Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner :  
 Il déride le front de ce savant austère,  
 Amoureux de la langue et du pays d'Homère,  
 Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,  
 Se dédommage ainsi d'être un sot en français :  
 Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,  
 L'aider à retrouver son étoile perdue :  
 Au nouvelliste enfin il révèle parfois  
 Les intrigues des cours et les secrets des rois,  
 L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,  
 Et lui fait pour six sous bouleverger la terre....  
 Éloigné du Parnasse, inconnu des neuf sœurs,  
 J'ai chanté faiblement vos divines faveurs.  
 Que ne puis-je fermer la bouche à mes critiques ?  
 Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques...  
 Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner :  
 Un poème jamais ne valut un dîner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

## NOUVELLES DIVERSES.

Mercredi, 12<sup>e</sup> novembre, la charmante église de Sillery voyait s'accomplir, au milieu des rites si solennels de notre sainte religion, et avec un déploiement inouï de magnificence, un événement dont les heureux témoins conserveront un impérisable souvenir. Ce jour là, en effet, William Sharples, écuyer, conduisait à l'autel Mlle Marie-Louise-Céline Caron, fille de Son Excellence le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

Les nombreux invités, et une foule de spectateurs attirés par l'éclat de la fête, remplissaient la nef de l'église, lorsque, vers les dix heures et demie, M. W. Sharples, escorté de ses garçons d'honneur, MM. A. Knight, D. O'meara, T. Jones, C. Sharples, C. Lindsay et R. Archer, fit son entrée sous les voûtes du saint lieu. Bientôt après parut la mariée suivie de ses filles d'honneur, Mlle Letitia Caron, Mlle Sharples, Mlle Corinne Caron, Mlle McDougall, Mlle Azarine Caron et Mlle Taschereau.

La robe de la mariée était de moire antique blanche, garnie de dentelles et de fleurs d'orange. Cette toilette était à la fois riche, élégante et simple.

Les filles d'honneur étaient en robe de soie-rose garnies de satin, avec longs voiles et roses dans les cheveux. Ceux-là seuls qui ont eu le bonheur de contempler le spectacle magnifique que présentait le cortège des nouveaux époux, peuvent s'en former une juste idée.

Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque, assisté de M. le grand-vicaire Cazeau et de M. Harkin, curé de la paroisse a béni le mariage des heureux époux et célébré pour eux la sainte messe, pendant laquelle un chœur nombreux et choisi, sous la direction de Mme Dessanc fit entendre, avec autant d'âme que de goût

des chants on ne peut mieux appropriés à la circonstance.

Après la cérémonie, un déjeuner somptueux attendait les invités à la résidence de Son Excellence. Il ne nous sied guère d'en faire la description, et nous n'avons pas non plus besoin d'ajouter que jamais déjeuner ne fut ni plus agréable ni mieux goûté.

Monseigneur l'Archevêque proposa la santé des nouveaux époux. Empruntant les paroles de l'Esprit-Saint qui dit que l'épouse, laborieuse, sage et vertueuse est un trésor inappréciable, la joie de son mari et le bonheur de sa maison.

M. W. S. Sharples répondit avec émotion aux bons souhaits de Mgr. l'Archevêque.

M. Ouimet, premier ministre, proposa alors la santé de Son Excellence et de Madame Caron. Le gouverneur y répondit en termes très-heureux et termina en proposant, à son tour, la santé de Monsieur Sharples et de Madame Sharples.

A l'honorable M. Chapleau était réservé le rôle de présenter les compliments, les vœux et les souhaits de l'assemblée aux filles d'honneur de la mariée.

A l'occasion de son mariage, Madame Sharples a reçu des présents magnifiques, souvenirs et gages d'estime de ses nombreux amis. Parmi ces cadeaux on admirait surtout un riche écrin, renfermant une parure en or, turquoises et diamants, importé de la maison Meyer en Angleterre, et présenté de la part de Monsieur et Madame Sharples.

Le soir même, l'heureux couple partait pour les Etats-Unis, où il doit passer quelque temps en attendant la date fixée pour son départ pour l'Europe. Qu'il nous soit permis de lui souhaiter un heureux voyage et un prompt retour.